

# CINEMA

Juillet-Août 1928

Prix : 6 frs



**CARMEN BONI**

La vedette des Films Artistiques Sofar



La première revue de grand luxe du cinéma français

## SOMMAIRE

*Le public, juge suprême,*  
par Edmond EPARDAUD.

*Les chefs de file du cinéma français :*  
Gaston Ravel,  
par Georges DARHUYS.

*Le concours des élégances automobiles,*  
par Charles DESRENNES.

*La Passion de Jeanne d'Arc,*  
par Ed. E.

*Conseils aux apprentis réalisateurs.*  
par P.-A. RICHARD.

*Libres Propos,*  
par les QUATRE.

*L'affiche de cinéma,*  
par F. MAZELINE.

*Nos vedettes : Olga Day,*  
par Robert TRÉVISE.

*Voyage aux Oasis libyennes d'Égypte.*  
par Pierre ICHAC

*Le Talisman,*  
par E.-C. PATON.

*Star d'Amérique : Evelyn Brent,*  
par R. T.

*A l'ombre de Notre-Dame,*  
par René HERVOUIN.

*Les Films présentés,*  
par Paul LÉRINS.

**REVUE MENSUELLE**

**2<sup>e</sup> Année**

**Juillet-Août 1928 - N° 14**



Directeur - Rédacteur en Chef :  
**Edmond ÉPARDAUD**  
Direction artistique :  
**Henri FRANÇOIS**

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Epardaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11<sup>e</sup>) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

**ABONNEMENTS :**

France, un an : 60 francs.

Etranger, un an : 100 francs.

**Prix du numéro : 6 fr.**

# LE PUBLIC, JUGE SUPREME



DANS l'organisation de la production française encore bien lente et indécise, il est un facteur essentiel dont on s'est assez moqué jusqu'à présent et dont il faudra tenir compte. Je veux parler du public.

Certains beaux films français de cette saison qui eussent dû remporter une victoire éclatante ont été victimes du mépris plus ou moins conscient et exprimé de leurs auteurs pour le public. Travaillant pour eux-mêmes et quelques initiés, ces réalisateurs ont méconnu la grande loi d'universalité du cinéma et ils ont été tout étonnés que les premiers spectateurs — public professionnel et d'élite cependant — auxquels ils avaient soumis leurs œuvres n'aient pas admiré sans restriction.

On reconnut bien que tel film apportait une conception technique et esthétique absolument neuve, que tel autre possédait en puissance tous les éléments d'un chef-d'œuvre, mais l'effet de l'un comme de l'autre était manqué et le succès compromis par un déséquilibre entre les parties, par un manque de rigueur dans le découpage ou le montage, par un tirage défectueux, en somme par quelque chose d'essentiel dont le metteur en scène n'avait tenu aucun compte.

Et voici, sur l'avis autorisé de mille spectateurs implacables, notre imprudent metteur en scène de réviser son film, de l'amputer du tiers, de le remonter entièrement, de le retirer, sans être sûr encore d'atteindre le but qu'il s'était proposé.

Conclusion : le film qui a coûté trois millions n'en aurait exigé que deux s'il avait été précédé d'un travail de préparation rigoureux et son rendement commercial aurait été double, peut être bien davantage.

Nous ne cessons de le répéter : le film n'est ni une œuvre d'art pur ni un produit de laboratoire. Sa qualité spectaculaire essentielle le destine avant tout à intéresser le public, en prenant ce terme dans son sens le plus impersonnel et le plus vaste.

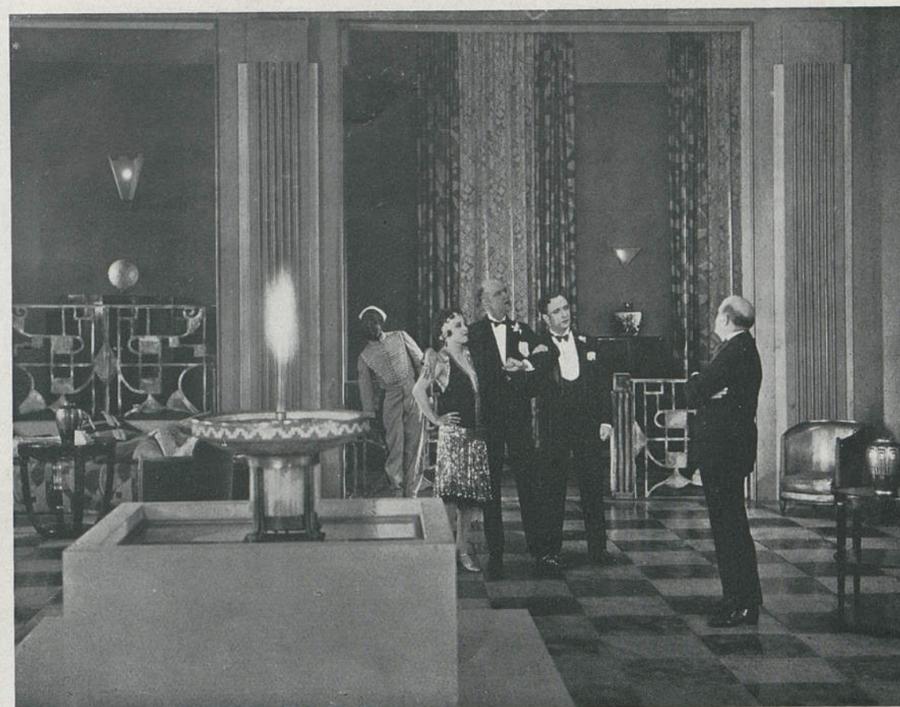
Donc le metteur en scène qui travaille dans le secret, qui jusqu'au jour redoutable de la présentation officielle se refuse à montrer son œuvre et à l'éprouver devant un public restreint, ce metteur en scène ne justifie pas la confiance de ses commanditaires ou de son éditeur. Il fait un mauvais usage de son talent, de sa science ; il travaille dans le vide pour la satisfaction d'un monstrueux égoïsme contraire à tous les intérêts, ceux des producteurs, ceux du public, ceux de l'industrie française et les siens propres.

Charlie Chaplin, dont le génie excuserait cependant un excès de confiance en soi et de personnalisme, donne à tous ses confrères une admirable leçon de modestie.

Nous savons que l'auteur de *La Ruée vers l'Or* n'abandonne jamais un film au jugement populaire avant qu'il ne l'ait sérieusement éprouvé en salle publique. Il invite un millier de personnes qui ne sont pas toutes nécessairement des amis à cette sorte de répétition générale. Et caché dans un coin de la salle, il note les réactions des spectateurs, leurs rires comme leurs silences. Puis il reprend son film et le voyant cette fois à travers l'esprit du public, il le remanie, sûr désormais de ne pas se tromper et de faire œuvre définitive.

La méthode de Charlie Chaplin est la bonne, c'est la seule, et nous voudrions la voir adopter par nos metteurs en scène trop assurés de leur infailibilité, trop négligents de l'opinion des autres, surtout de celle du public, lequel reste, malgré le mépris dont ils l'accablent, leur juge suprême.

EDMOND EPARDAUD.



## DRANEM

dans

## J'ai l'noir

ou

## Le Suicide de Dranem

avec

**Pizani, Joë Alex, Oléo**

et

**Henri Debain**

avec

**Hélène Hallier**

## FILM FRANÇAIS

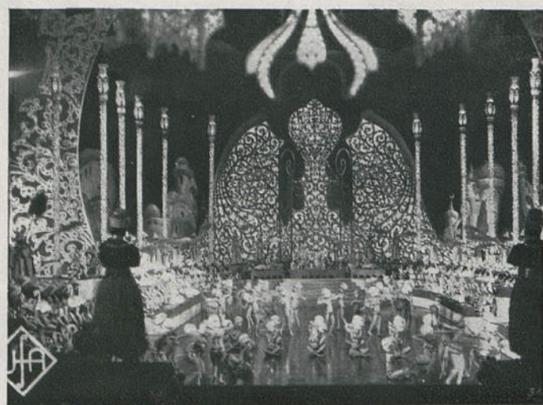
## ALEX NALPAS



PRODUCTION CINÉ-ALLIANCE-FILM DE LA U. F. A.

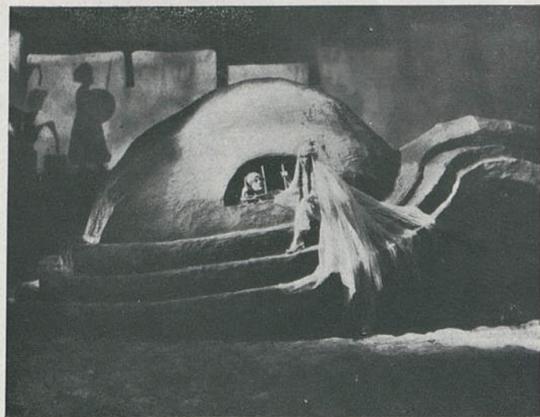


MISE EN SCÈNE DE ALEXANDRE VOLKOFF

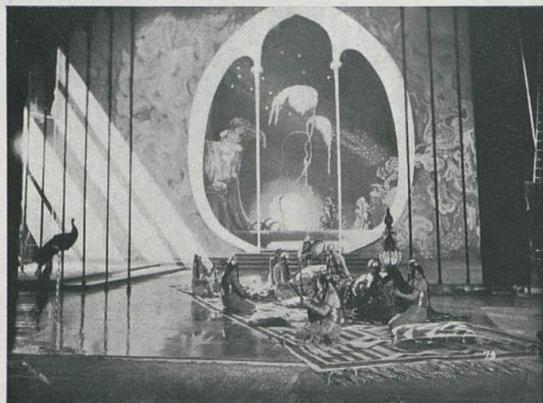


DIRECTION ARTISTIQUE : NOÉ BLOCH

S  
H  
E  
H  
E  
R  
A  
Z  
A  
D  
E



ÉDITION ALLIANCE-CINÉMATOGRAPHIQUE EUROPÉENNE



AVEC NICOLAS KOLINE ET MARCELLE ALBANI



COSTUMES : BORIS BILINSKY

## Les Chefs de file du Cinéma français

# GASTON RAVEL

**L**E réalisateur de *Madame Récamier* a une place bien à part dans la production française.

Malgré toute la réussite de ce film historique où Gaston Ravel fit preuve du goût le plus délicat, je ne crois pas que les grands sujets et les somptueuses mises en scène soient précisément son fait.

Gance est à l'aise dans l'énorme, Perret recherche le spectacle chatoyant, Epstein a du goût pour le thème psychologique et poétique. Gaston Ravel est l'homme de la comédie élégante.

Ce n'est pas le diminuer, au contraire. Il fut un temps où la France, pays de Molière, de Beaumarchais, de Labiche, devait se contenter pour alimenter ses écrans des comédies américaines. Ravel, après d'heureux essais en tous les genres, nous révéla dans la comédie dite parisienne des dons exceptionnels.

Spirituel, raffiné et aimable il excelle à illustrer, dans la voluptueuse atmosphère des salons mondains et des boudoirs demi-mondains, certaines situations romanesques à cheval sur le sentiment et sur l'humour.

*Mademoiselle Josette ma femme*, *Le Fauteuil 47*, *Chouchou poids plume*, *Le Bonheur du Jour*, sont des manières de chefs-d'œuvre, légers, alertes, vaporeux. Il faut bien croire que c'est là que réside le véritable talent de Gaston Ravel, car le réalisateur est inégalable dans ce genre très français et très parisien — je dirai même très « boulevard », si le boulevard et la comédie qu'il inspira jadis n'avaient aujourd'hui un peu perdu de leur sens.

Genre difficile d'ailleurs qui demande beaucoup d'esprit, un tact parfait, du goût, de la sensibilité, de la verve, une connaissance subtile du cœur humain.

Je disais que Gaston Ravel s'était essayé avec succès en tous les genres. Sa série — remarquable pour l'époque — qu'il composa en Italie, à la Cines, comportait des drames à côté de quelques comédies. Son adaptation du *Cosmopolis* de Paul Bourget, fit alors sensation. Ce très beau film dramatique où Ravel innovait la technique moderne fut également l'une des premières productions à long métrage.

Revenu en France, Gaston Ravel adapta à l'écran le *Ferragus* de Balzac, l'une des plus intelligentes et des plus respectueuses adaptations qu'on ait faites de l'auteur de *La Comédie Humaine*.

Puis il nous donna un drame maritime *Le Gardien du Feu*, d'après Anatole Le Braz, film empreint d'une intense et sombre poésie, *L'Avocat*, d'après Brieux, *Jocaste*, d'après Anatole France, *le Roman d'un Jeune homme Pauvre*, d'après Octave Feuillet, etc.

Dans tous ces films, Gaston Ravel fit preuve du talent le plus sûr. Il s'était corrigé de son défaut initial, l'abus des « passages », et était parvenu à un style sans effets outrageants, sans vaines subtilités, un style classique fait d'élégante harmonie et de simplicité.

Défaillant parfois devant les situations fortes, Ravel inclina par tempérament vers la comédie moyenne et il y fut supérieur.

*Madame Récamier* n'interrompt pas cette évolution, car le ton de ce film, parmi les émeutes révolutionnaires, les doctes assemblées de l'abbaye aux Bois, reste charmant, d'une préciosité plus dix-septième siècle que romantique.

Nous donnons d'autre part un compte rendu détaillé de *Madame Récamier* qui reste, malgré tout et jusqu'à ce jour, l'œuvre la plus importante et la plus définitive de Gaston Ravel, celle qui classe l'artiste parmi les premiers réalisateurs français.

\*\*\*

Aujourd'hui Gaston Ravel, qui revient ainsi à ses véritables dispositions d'esprit, s'attaque à Beaumarchais dont il transposera à l'écran l'humour malicieux, la verve rhétorique, le goût des jolies anecdotes romanesques et frondeuses. Figaro est en bonnes mains et, le naturel aidant, nous avons tout lieu de penser que Gaston Ravel nous donnera là le meilleur de lui-même, son chef-d'œuvre cinématographique.

Georges DARHUYS.



Gaston RAVEL.

## Au concours des élégances automobiles

Le concours des élégances automobiles organisé par *l'Intransigeant* et *Fémina* au Bois de Boulogne, le vendredi 22 juin, a obtenu cette année un succès sans précédent.

Plusieurs centaines de voitures présentées par autant de jolies femmes défilèrent durant plus de deux heures devant le jury où l'on remarquait MM. André de Fouquières, président, le duc d'Ayen, le marquis de Polignac, le vicomte de la Rochefoucauld, le vicomte de Rohan, Mme la princesse de Faucigny-Lucinge, M. et Mme la princesse de la Tour d'Auvergne, MM. Pierre Lafitte, Léon Bailby, Albert de Gobart, etc.

Les toilettes étaient à l'unisson des voitures et les aimables conductrices avaient mis autant de goût que d'ingéniosité à harmoniser le ton de leurs robes avec la couleur des carrosseries.

Le cinéma, comme il est maintenant de règle dans toutes les manifestations de l'élégance parisienne, fut de la fête et y brilla d'un éclat particulier.

On se montrait Dolly Davis, Arlette Marchal, Raquel Meller, Paulette Berger, Jackie Monnier, Paulette Duval, Pépa Bonafé et d'autres aussi charmantes.

L'équipe des Renault était favorisée puisqu'elle s'honorait de la participation de l'incomparable miss France laquelle, quelques jours auparavant, avait fait, à son débarquement d'Amérique, un voyage triomphal du Havre à Paris sur une magnifique 40 CV sortie des célèbres usines de Billancourt.

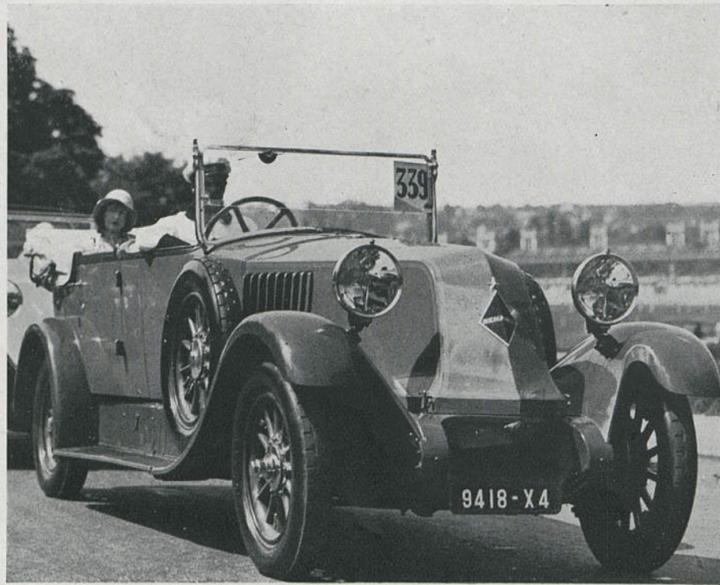
Noblesse oblige ! La plus belle femme de France et d'Europe se devait de choisir la plus belle voiture du monde et la gagnante du tournoi de Galveston, au volant de sa somptueuse Renault aux lignes puissantes et harmonieuses, fut vivement félicitée par le jury.

C'est encore sur une Renault que Jeanne Helbling, Rachel Devirys et Madeleine Rodrigue méritèrent chacune une bannière d'honneur.

Jeanne Helbling portait une robe de crêpe de Chine et sweater lamé vert Nil, chapeau feutre dans le même ton assorti à la couleur de la carrosserie.

Le costume de Rachel Devirys se composait d'un jersey de soie cachou, sweater soie beige et fil d'or, chapeau beige et souliers marrons.

Madeleine Rodrigue portait un ensemble tricot laine et fil



Miss FRANCE sur sa 40 CV. Renault.



Pierre  
DESRENNES.



Jeanne HELBLING, Rachel DEVIRYS, et Madeleine RODRIGUE présentent les Renault.

d'argent chiné vert et rose de Doucet, avec un Bangkok grège ruban marron.

Les compliments que le jury adressa à miss France, future grande étoile du cinéma, ainsi qu'à ses aimables compagnes Madeleine Rodrigue, Rachel Devirys et Jeanne Helbling, vedettes déjà consacrées par le succès, s'adressèrent également aux très élégantes voitures qu'elles présentaient.

Quelques Renault particulières présentées par de très jolies femmes, mondaines ou artistes, furent encore remarquées tant par le public que par le jury. On en admira la ligne impeccable, la carrosserie si scrupuleusement adaptée à toutes

les exigences du confort et de l'esthétique, ainsi que la souplesse extraordinaire de leur conduite silencieuse.

Ce fut une fête magnifique où la construction française s'associa au goût si sûr de la Parisienne pour charmer nos yeux.

Cl'ché " Cinéma ".

## La Passion de Jeanne d'Arc

de Carl Dreyer

UNE présentation privée à Marivaux nous a révélé ce chef-d'œuvre d'art cinématographique. Je n'hésite pas à employer ce mot dont on abuse au cinéma comme ailleurs, car *La Passion de Jeanne d'Arc* fera époque dans l'histoire de l'art des images mouvantes.

Non que la conception même du caractère et de la figuration imagée de l'héroïne soit à l'abri de la critique. Pour éviter de tomber dans l'écœurante naïveté des fresques du Panthéon et de la peinture officielle, Carl Dreyer semble avoir exagéré à dessein la misère toute humaine de Jeanne d'Arc. Cette misère où s'exprime toute la déchéance physique et morale de la douleur ne laisse aucune prise au divin, pas même à ce stoïcisme héroïque que Socrate dans des circonstances à peu près semblables para de sublime.

La Jeanne d'Arc de Dreyer nous ternit la légendaire figure de l'histoire par un excès de réalisme et de commune humanité, par une crispation de la douleur qui aurait pu, qui aurait dû rester belle dans les larmes.

L'avouerai-je ? En sortant de Marivaux, je suis rentré chez moi et j'ai relu Michelet.

Peut-être n'est-il pas bon que l'histoire ait plusieurs visages, des visages contradictoires et qui se détruisent les uns les autres. Michelet a pu se tromper, dira-t-on. Sans doute, mais Carl Dreyer lui aussi. Et notre préférence intime, faite de psychologique raison et de poétique divination, va vers l'héroïque visage qui sait garder sa sérénité parmi les pires tourments et jusque dans la mort.

Ce n'est là d'ailleurs que considération purement instinctive et je ne baserai pas sur un jugement aussi personnel ma critique du film.

Faisant donc abstraction du fond je louerai sans aucune restriction l'art incomparable du réalisateur, la hardiesse de ses angles de prise de vues et de ses plans lumineux, sa science des expressions et des rythmes intérieurs, son audace à réduire le décor aux extrêmes limites et la foule à une sorte d'entité symbolique.

L'interprétation de Falconetti se ressent de l'orientation générale imprimée au film par Dreyer et loin de l'en rendre responsable, nous devons l'admirer très sincèrement, très profondément pour la magnifique leçon de vertu artistique qu'elle nous donne.

La Passion de Jeanne d'Arc, dans son expression crispée et hurlante, plaira, croyons-nous, au public populaire qui aime le drame violent et les larmes sincères. Cette Jeanne d'Arc là est bien faite pour lui ; il en appréciera l'humanité angoissante et pitoyable, l'absence quasi totale de sainteté.

La Passion de Jeanne d'Arc ? Une admirable leçon d'histoire laïque.

Edmond EPARDAUD.

## Le nouveau Président de la Chambre Syndicale de la Cinématographie

### M. CHARLES DELAC

DANS notre dernier numéro, nous laissions sentir que M. Louis Aubert ne briguerait pas les suffrages de la chambre syndicale pour le renouvellement du bureau. Le sympathique président a en effet résisté aux instances de ses nombreux amis qui l'ont élu président d'honneur.



M. Charles DELAC.

Le successeur de M. Louis Aubert à la présidence de la Chambre syndicale est M. Charles Delac qui, en qualité de vice-président, apporta toujours à l'assemblée l'appui de sa grande intelligence des affaires et de sa haute compétence.

On connaît encore la carrière de M. Delac comme producteur, à la tête de ce Film d'Art dont l'histoire se confond avec celle du cinéma français.

Trois vice-présidents ont été élus. Ce sont : MM. Charles Jourjon, Edgar Costil et Adolphe Osso.

Cinéma est heureux de féliciter les uns et les autres et de leur adresser ses vœux sincères.

# L'AFFICHE DE CINEMA

## Boris Bilinsky

**B**ORIS Bilinsky n'est pas seulement l'un des meilleurs dessinateurs spécialisés dans l'Affiche cinématographique ; il est aussi un décorateur et le créateur des costumes de *Casanova*, de *Shéhérazade* en attendant ceux de *Tarakanowa*. Nous lui avons demandé ce qu'il pensait de l'affiche de cinéma.

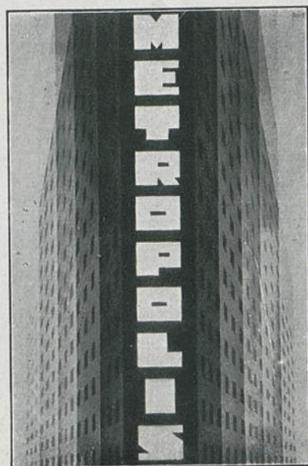
— L'affiche de Cinéma, dit-il, doit être réalisée suivant les lois générales qui régissent cette forme de publicité en tenant compte de diverses considérations dépendant de la nature spéciale du service offert. Au contraire, d'un tableau où tout est composé en vue d'un équilibre harmonieux, l'affiche doit tout d'abord solliciter notre attention d'une manière violente. Pour cela, elle sera réalisée en deux parties. L'une composée avec équilibre et contenant les arguments (texte ou image) d'importance secondaire. L'autre qui sera le centre d'attraction animé d'une vie plastique indépendante, rompant à son profit l'équilibre précédent. Cette partie contiendra les arguments principaux.

L'Affiche de Cinéma doit être visible de loin et par suite traitée par masses. De plus le titre du film devra toujours être lisible. Il convient de trouver pour chaque titre une image qui évoque en nous des résonances visuelles de même timbre que les résonances psychologiques (les souvenirs, etc.), que le titre évoque dans notre conscience.

Avec un bon titre, il est parfois possible de composer typographiquement une affiche qui frappera le public autant qu'un dessin. Ainsi que je



Trois types d'affiches.



composées par Bilinsky



pour l'Alliance Cinématographique Européenne.

vous le disais tout à l'heure, l'affiche doit avoir un centre expressif qui s'impose aux yeux et contienne l'élément commercialement important. Dans ce dernier cas, le titre sera l'un des éléments d'attraction.

Pour en terminer avec les titres, il faut remarquer qu'ils devraient toujours s'équilibrer « en masses » avec les couleurs, être incorporés à la substance même de l'affiche, faire partie de sa composition et non lui être superposés, ainsi que cela arrive trop souvent.

L'affiche vise à produire le maximum de suggestion, dans le minimum de temps. Elle ne doit donc pas représenter une scène du film difficile à voir de loin.

De plus, cette fonction publicitaire est déjà remplie, par les photos exposées à la porte du Cinéma.

*Au contraire, de l'affiche ordinaire qui vise à imposer l'image statique d'un produit vu sous un seul angle elle doit être essentiellement dynamique, suggérer avant tout le mouvement, le rythme du film et donner au public le goût de le connaître en s'appuyant sur cette donnée...*

Pour les raisons de simplicité et d'attraction visuelle que je vous ai exposées plus haut, je crois qu'il est mauvais en général, de traiter les affiches en plus de trois couleurs. Outre que c'est là un procédé très coûteux, j'y vois l'inconvénient d'une confusion née de la rencontre d'un trop grand nombre de taches colorées. Enfin, cette méthode réserve aux couleurs une place considérable au détriment du texte qui disparaît alors absolument « noyé ».

Voici l'essentiel des remarques que me suggère le problème de l'affiche cinématographique. »

## Gill et Briol

Parmi les jeunes décorateurs qui, à la suite de Boris Bilinsky et conformément aux principes énoncés plus haut par le maître, rénovent l'art de l'affiche cinématographique, il faut faire une place à part à Gill et Briol.

Gill, de son vrai nom Georges Annenkoff, est un artiste russe très réputé. Dessinateur et portraitiste de grand talent, Gill exposa avec succès à Paris et à Bruxelles. Ses illustrations de livres aux éditions Sans Pareil l'imposèrent à l'attention des bibliophiles. L'un de ses chefs-d'œuvre est *Crime à San-Francisco*, de Luc Durtain.

C'est la Pax-Film qui décida Gill à s'intéresser à l'affiche du cinéma. Sous l'impulsion de cette jeune firme dont le goût se manifeste dans tous les domaines de l'édition cinématographique, Gill composa des affiches qui constituent de véritables synthèses des films. La représentation y est le plus souvent multiple, amalgame harmonieux de textes et de figures poussées au symbole.

L'affiche ainsi traitée est un véritable commentaire psychologique du film. Elle en dégage à la fois la substance et l'atmosphère, évitant



toute spécification anecdotique qui ne donnerait du film qu'une vue fragmentée et superficielle.

Les affiches que nous reproduisons ci-contre de *La Danseuse sans amour* et des *Egarés* sont caractéristiques en ce sens.

H. Briol a une toute autre façon de traiter l'affiche cinématographique. Plus décorateur que Gill, il apporte à ses compositions, comme d'ailleurs à ses mises en page de scénarios, un sens très original de l'ornementation pure et du paysage stylisé.

Ce très jeune artiste fut encouragé dès ses débuts par M. Joseph Daniloff, alors administrateur de l'Alliance Cinématographique Européenne.

Quand M. Daniloff créa l'an dernier la Pax-Film, il n'oublia pas son collaborateur et fit appel à son talent pour composer les affiches des meilleurs films édités sous sa marque. L'affiche de *L'Avocat du Cœur* que nous reproduisons, tout en étant anecdotique, dégage le symbole et est conforme à cette loi de la simplicité et de l'attraction visuelle que définissait si bien plus haut Bilinsky.

En somme, l'affiche de cinéma est en pleine évolution. Partie des



plus simplistes et des plus vulgaires traditions de l'imagerie d'Epinal, elle a acquis droit de cité artistique. Aujourd'hui l'affiche de cinéma a donné naissance à un art autochtone qui est indépendant de la peinture, de l'illustration livresque et même de l'affiche industrielle, et qui réagit à son tour de la plus heureuse façon sur les destinées de l'art cinématographique lui-même.

François MAZELINE.





Sandra MILOWANOFF et Bobby BLANC dans *La Faute de Monique*.

Un nouveau film de M. Gleize

## LA FAUTE DE MONIQUE

**M**AURICE Gleize, que son grand succès de *La Madone des Sleepings* a mis en pleine lumière, vient de nous donner un nouveau film *La Faute de Monique*. Adapté d'un roman peu connu mais agréable de Trilby, *Monique poupée française*, ce film consacre définitivement le talent du réalisateur.

Dans *La Madone des Sleepings*, Maurice Gleize avait à sa disposition une ample matière anecdotique et dramatique dont est riche le roman de Dekobra. Ici il dut jouer avec une matière délicate et ténue composée de touches sensibles bien plus que de traits violents. Ce genre de roman est particulièrement difficile à traiter à l'écran, car il y faut à un degré extrême le sens de la nuance psychologique et décorative.

Or, nous pouvons dire que la réussite de Gleize est entière. Son œuvre est un aimable mélange de jolie sensibilité, d'esprit, de fraîcheur tendre et de poésie. Emouvant dans la réalisation même du portrait de l'héroïne, parfois pathétique sans éclat et comme sans le vouloir, le film intéresse, amuse, attendrit. Il est de nature à satisfaire tous les publics car il contient assez d'art pour flatter le goût des délicats tout en étant accessible au plus grand nombre.

La technique de *La Faute de Monique* est excellente et par technique j'entends le découpage qui est absolument remarquable autant que la réalisation elle-même.

Les décors de René Renoux sont d'un modernisme élégant et somptueux, recherchant la surface et la ligne à l'exclusion des fonds surchargés. Quelques motifs décoratifs du maître ferronnier Paul Kiss ajoutent une note d'art aux intérieurs.

Trois parfaits acteurs se détachent d'une distribution très homogène, Sandra Milowanoff qui compose avec intelligence et émotion le rôle attendrissant de Monique, Rudolf Klein Rogge, rendu célèbre par son interprétation du contremaître de *Metropolis* et qui a ici l'occasion d'affirmer ses dons dramatiques, et Victor Vina, merveilleux de dignité, d'aisance et de vraie distinction.

Citons encore Esther Lekain, Marcelle Wall et le petit Bobby Blanc.

La photo d'Agnel est claire, délicieusement nuancée, harmonisée comme du pastel, et certains tableaux sont de véritables œuvre d'art.

La photo d'Agnel est claire, délicieusement nuancée, harmonisée comme du pastel, et certains tableaux sont de véritables œuvre d'art.



Maurice GLEIZE,  
réalisateur de *La Faute de Monique*.

*La Faute de Monique*, qui a été produite par Européen Film, est distribuée par l'excellente firme Interfilms toujours fidèle à la production française et qui recueille là un nouveau succès dont elle peut être fière.

R. T.

Conseils aux apprentis réalisateurs

## Faites de la technique... ...mais qu'on ne la voit pas

M. A.-P. Richard, qui est l'un des techniciens les plus éprouvés et les plus judicieux du cinéma, m'adresse cette lettre très intéressante que je livre à la méditation de tous les apprentis réalisateurs.

Ed. E.

« Mon cher ami,

« J'ai lu avec la plus grande attention votre dernier article sur l'abus de la technique dans les films français en particulier.

« Cet article m'enchanté puisqu'il vient à l'appui d'une thèse que je soutiens, et cependant il m'effraie quant aux conséquences qui peuvent en découler.

« Depuis le début de l'année une campagne fort vive semble déclenchée contre ce qu'il est coutume d'appeler la technique. Je crois qu'il conviendrait de délimiter strictement les contours de ce domaine, et de ne point y inclure des choses qui n'ont avec celle-ci que de lointains rapports.

« Quand on étudie sérieusement les œuvres cinématographiques on est étonné d'y trouver un abus constant de trucs plus ou moins nouveaux ou démodés.

« Peu ou pas de principes généraux, plasmats d'idées nouvelles destinées à marquer une étape, ou à servir de base à un nouveau gradin vers l'idéal.

« Vous avez remarqué que de nombreux réalisateurs abusent d'une mode, imités en cela par tous ceux que poussent le souci commercial du rendement.

« A ce régime, on use du truc jusqu'à l'énerverment du spectateur.

« Ceci n'est pas de la technique, et ça ne peut en tout cas, qu'aboutir à rejeter le cinéma dans le domaine de l'art mécanique et artificiel.

« L'étude scientifique des lois du mouvement ou de la psychologie, celle non moins ardue de la photo-chimie, de la physique cinématographique, et de l'expression cinégraphique sont des critères autrement intéressants.

« Les conditions et les nécessités commerciales nous obligent à rejeter les films ou ces études sont par trop visibles. Ces films destinés à une élite ou à des spécialistes doivent être courts.

« On n'a jamais eu l'idée de mettre en feuilleton les travaux de l'illustre mathématicien Henri Poincaré, mais on a eu soin d'en faire une bibliothèque infiniment précieuse, où les déductions transcendentales voisinent avec la plus pure poésie. A cette différence près, qu'il est difficile de comparer les balbutiements des meilleurs d'entre nous, à l'esprit des grands maîtres.

« Si on devait rejeter impitoyablement la technique des films, ce serait ramener le cinéma aux plus mauvaises heures de sa pénible croissance.

« Je sais, mon cher ami, que ce ne sont pas là vos idées, mais il vous appartient de préciser votre pensée. N'y manquez point, car vos lecteurs sont pris dans l'élite, et il importe que celle-ci ne s'égare pas.

« Si un jeune littérateur, féru de syntaxe et de grammaire usait des formes périmées, mais encore valables, si le même employait continuellement l'imparfait du subjonctif, on ne manquerait pas de lui faire remarquer qu'un style plus coulant et une grammaire plus modeste ne nuisent nullement au développement de la pensée littéraire.

« En art cinégraphique, il importe avant tout de dissimuler soigneusement tout ce qui peut révéler le métier.

« Montrer qu'on ne le connaît pas est déplorable, mais est

rachetable par la sensibilité. Montrer qu'on le connaît est simplement détestable.

« Le grand art est de ne pas le montrer. Comme la violette, la technique doit avoir le bon goût de se dissimuler, son intérêt est d'être là mais de ne pas se faire voir.

« Hélas, mille fois hélas, les réalisateurs ne pensent pas ainsi, et leur plus cher désir est de faire état de toutes leurs connaissances. Nous assistons alors à une débauche de choses mal digérées qu'on nous ressert jusqu'à la nausée.

« Prenons par exemple l'emploi du charriot autrement dit du « Travelling ». Ce mode d'interprétation est infiniment précieux et suggestif quand il est bien appliqué, mais que de fois son emploi n'a aucune justification.

« Précisons. Le « travelling », par exemple, découvrant progressivement le champ vers l'opérateur, est très souvent pénible pour le spectateur. La cause en est à l'utilisation d'un objectif de foyer beaucoup trop court.

« Le metteur en scène, le public même exigeant une grande netteté, pour une profondeur de champ incompatible avec certaines nécessités techniques, on rejette l'objectif à long foyer. Il en résulte une perspective faussée, où les plans les plus éloignés perdent beaucoup de leur importance relative par rapport aux premiers plans. Le spectateur dérouter voit alors les plans fuir comme les panneaux de publicité au bord des voies ferrées.

« Pour peu que cet effet optique soit renouvelé et accompagné d'autres plus nuisibles encore, le spectateur moyen s'en va convaincu qu'on se moque de lui, ou que le créateur est un monsieur beaucoup trop calé pour qu'il puisse jamais déchiffrer les énigmes qu'il lui a soumises.

« Des essais les plus abracadabrants en apparence, constituent un enseignement, mais il est souvent regrettable, que la formule de création des films appliquée en France ne permette pas de faire des essais en dehors des films qui doivent être vus par la masse.

Nous n'avons pas assez de grandes maisons de production, où les metteurs en scènes pourraient travailler en dehors de leurs productions. Ils en sont donc réduits à expérimenter leurs idées dans les productions elles-mêmes, ce qui est regrettable mais inévitable.

« L'automobile a un banc d'épreuve terrible, la course, l'industrie a le laboratoire, le cinéma n'a rien.

Si encore, il existait une annexe à l'école technique où seraient conservés et classés, les passages saillants des meilleurs ou des plus mauvais films, si un enseignement méthodique et des conférences analytiques préparées soigneusement mettaient à la disposition des jeunes réalisateurs les pièces nécessaires à leur éducation cinégraphique, on pourrait espérer une rapide amélioration. Mais l'argent, dit-on, manque et la corporation s'en moque éperdument.

« On peut continuer longtemps encore sur ce mode mineur, mais comme il est à craindre que les intéressés ne se gaussent de vous, de moi et des autres qui tenteront d'attirer leur attention sur cette grave question, il vaut je crois mieux, se résumer en une phrase courte sans autres explications.

« Faites de la technique tant que vous voudrez, mais qu'on ne le voit pas », et en toutes petites lettres (pour ne froisser personne).

« Avant d'en faire, apprenez-la ».

« Croyez, mon cher ami, à mes bons sentiments. »

A.-P. RICHARD.

## Nos Vedettes

# OLGA DAY

**P**ARMI les artistes de la nouvelle génération cinématographique qui depuis quelques années sont l'honneur de l'écran français, il n'en est pas de plus originale ni de plus diverse qu'Olga Day. Élégante et belle, finement racée et outrageusement sportive, Olga Day allie le charme aristocratique de la Slave qu'elle est à la pétulante activité de l'Américaine qu'elle pourrait être. Il y a aussi en elle quelque chose de très français et même de très parisien, le chic qui ne s'apprend bien que sur les bords de la Seine.

Tant de qualités diverses ont contribué à former une nature d'artiste extraordinairement souple et nuancée, pouvant passer de la plus excentrique fantaisie à la comédie sentimentale la plus charmante et au drame le plus intense.

Olga Day offre ceci de particulier qu'elle peut être à la fois ingénue, grande coquette, femme fatale. et ses dispositions sont si multiples qu'il serait téméraire de la classer dans l'un ou l'autre de ces genres.

Elle débuta dans la bouffonnerie. C'était *Le Nègre Blanc*, un film comique un peu gros qu'interpréta Nicolas Rimsky.

Puis nous la vîmes dans une comédie sportive et sentimentale, *Chouchou poids plume*, que Gaston Ravel réalisa et où elle fut étourdissante de verve légère.

*Colette*, réalisé par René Barberis, la montra sous un jour nouveau, plus empreint de charme mélancolique et sensible.

Puis ce fut le rayonnement éblouissant, l'élégance patricienne de *Casanova* où Olga Day fut très remarquée au milieu d'un lot important d'étoiles de première grandeur.

Dans *La Glace à trois faces* de Jean Epstein, Olga Day campait une savoureuse silhouette de demi-mondaine très moderne que les scrupules n'embarrassent pas, non plus qu'ils ne gênent son amant.

Le dernier film interprété par l'artiste est *La Symphonie Pathétique* que vient de terminer La Centrale Cinématographique sous la direction artistique de J. Natanson, avec Mario Nalpas et Etiévant comme metteurs en scène.

Nous savons, avant d'avoir vu le film, qu'Olga Day y campe un personnage très curieux dont elle se tire à merveille. Nous ne tarderons pas à la juger dans cette nouvelle incarnation où elle confirmera ses succès précédents. Enfin, André Hugon vient de lui confier un des grands rôles de *La Marche Nuptiale* qu'il réalise d'après l'œuvre de Bataille.

J'ai parlé de l'artiste. Il conviendrait encore de parler de la femme, intelligente et cultivée, discourant sur son art et sur toutes choses avec une mâle sûreté de vue et une intuitive pénétration qui font trouver plaisir et profit à sa conversation.

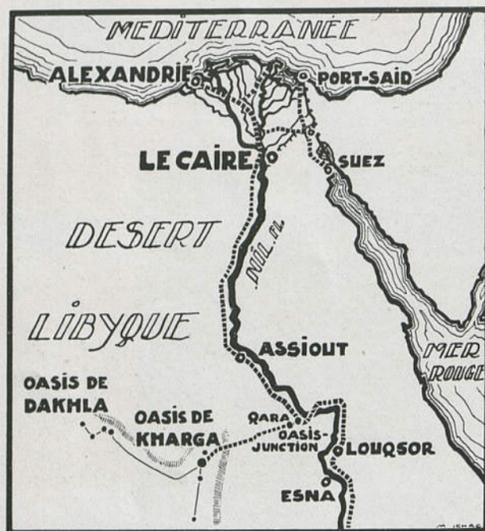
Le cinéma français qui se lamente parfois bien à tort de manquer de vedettes, peut compter sur des artistes de la trempe d'Olga Day. Elles sont une force dont nous serons nous-mêmes étonnés le jour où nos réalisateurs voudront sérieusement l'utiliser en vue d'une action continue.

ROBERT TREVISE.



Photo Angelo.

OLGA DAY



# Voyage aux Oases lybiennes d'Égypte

Notes d'un Chasseur d'images  
par Pierre Ichac

## I. -- Du Nil à Kharga.

**A** 200 kilomètres du Nil, imprimée en creux dans le plateau Lybique, une équerre gigantesque. Une falaise au nord, une falaise à l'est. Des à-pics de 300 mètres. L'affleurement des nappes d'eau souterraines a créé là des groupes d'oasis. Une ligne nord-sud, parallèle au Nil, et c'est Kharga, la plus proche. 200 kilomètres plus loin, une ligne est-ouest, c'est Dakhla, la plus peuplée.

On se rend à Kharga par le train. Un train à voie de 75, qui, le mardi matin, à Oases Junction, correspond avec l'express du Caire à Louqsor.

Je venais de Louqsor.

Dans ce cas, il est préférable d'arriver la veille à Oases Junction et de passer la nuit à la station proche de Qara, où une rustique « hôtellerie » attend les voyageurs.

J'ai pris le « trolley ». C'est une plateforme sur roues que divise en deux une barrière formant dossier. Devant, les passagers, dont les semelles traînent sur la voie. Derrière, les bagages, parfois surmontés d'indigènes assis. Deux hommes poussent l'ensemble en chantant, et leurs pieds nus courent sur les rails.

Un soir de mai, en Haute-Égypte. Le vent ramasse ça et là sur le sol des bouffées de chaleur oubliée, dont il nous baigne. De la digue où s'allonge la voie, nous dominons l'Égypte rurale.

À gauche, des hommes disséminés piochent un champ de cannes à sucre que j'ai bien connu. À droite, sur les chaumes du blé moissonné, des moutons et des rats. Ces derniers viennent jusque devant nos roues chercher une nourriture improbable. Consciencieusement, je les tourne, l'Ica automatique à hauteur de l'œil.

Près de moi, le chef-comptable du gouvernement de Kharga, dont j'ai fait il y a quelques jours la connaissance, maintient devant lui, des mains et des pieds, la glace biseautée d'une armoire. Il a juré de la transporter intacte à son oasis.

« Priez le Prophète »,  
« Priez, priez ».

chantent nos hommes, en strophes rapides.

Nous approchons du désert. Le village d'El Karnak grandit, hérissé de palmiers touffus. Aux abords du village, des fellahs vannent leur blé. Ils jettent en l'air, à grandes fourchées la paille hachée, le grain et la poussière. Le vent trie à contre-jour sur le soleil couchant, cela fait de grandes fumées blanches qui traînent dans la campagne.

La voie tourne. Une côte, et le trolley stoppe, face au soleil, entre un sable blond et un quai noir.

El Qara, direction et ateliers de Western Oases Railways. Posés à même le sable du désert, deux grands hangars, une petite gare de briques, des cubes blanchis à la chaux qui sont bureaux et maisons. Une rangée de grèes agaves montés en graine s'étonnent d'avoir verdi sur ce sol aride.

Ils ornent, de plein-pied avec elle, la véranda de l'« hôtellerie » où nous passerons la nuit.

Soirée calme sous la véranda. A la lueur d'une lampe à pétrole, je dine d'un pigeon. Le chef-comptable, en buvant du thé, raconte à un fonctionnaire en robe de nuit et en pantoufles l'expédition Shackleton, qu'il a lue la veille. 53° au-dessous, l'huile de phoque, l'écrasement du beau navire par les glaces émeuvent ces deux Égyptiens qui viennent de subir du 43° à l'ombre.

Passé l'officier de police en patrouille. Il s'assied un moment, parle haut et vite, gesticule, enlève et remet son tarbouche, se lance dans la politique. Je ne comprends plus. Je vais me coucher.

Mardi, 6 heures.

El Hagg Khalil Salah a tenu parole. En gare de Qara, le train fumait, immobile. Deux chameaux sont accourus à grandes enjambées, les pompons de leurs selles bédouines dansant au vent de la course.

Le temps de me coucher par terre et de tourner, du sol, cette cavalcade...

« Ta journée soit heureuse !... »

Hagg Khalil est mon ami. Ce bédouin de 40 ans porte sur son visage les lèvres minces de ses ancêtres arabes et le teint sombre de ses ancêtres soudanais, troué de petite vérole, dans une barbe courte et frisée. Ses petits yeux brillent, regard aigu d'homme du désert.

Il m'a autrefois initié au désert, et, cette année encore, j'ai monté ses « hagu », ses chameaux de selle, jusqu'aux premières vallées du plateau Lybique, où il chasse les gazelles. Là, sur le sol meuble et sec, tout marque, comme sur un flan d'imprimerie, et nous déchiffrons ensemble les pistes empreintes dans le sable, images négatives des êtres. Les ongles délicats de la gazelle ; les pattes aux cinq bourrelets de Dib, le loup, d'Abou Talab, le chacal, d'Abou Hussein, le renard, dont parfois la queue balaie le sol ; Gerbaona, la gerboise, qui saute sur ses pattes postérieures, et dont les traces mènent à de petits terriers pleins de paille hachée ; pattes menues des rats, et leurs trajectoires embrouillées ; lézards, de minuscules coups de fouets sur le sable ; enfin la trace continue de la petite vipère à cornes, que signerait Dunlop...

Hagg Khalil étant lié au désert, je vais au désert et j'emmène Hagg Khalil. Mon « assistant » est venu en grand costume. Sur sa tête le voile brodé de soie blanche qu'il acheta l'an dernier à la Mecque, pendant son pèlerinage. Sous son manteau noir de cérémonie, il porte ses vêtements de rechange : des « gallabia » qui vont de la soie écrue au coton rayé bleu et blanc.

Pourtant, voici quelques bagages : une boîte en fer blanc, avec notre pain et des pigeons cuits, une peau de chèvre pour dormir la nuit, une ombrelle pour s'abriter le jour, et un fusil.

Nous embarquons. Tandis que l'on enfourne avec précaution la glace du Chef-comptable et mon Caméréclair dans le wagon,



Jeu d'indigènes

je tourne à l'automatique. Le guichet aux billets, le fourgon des bagages, l'homme aux drapeaux rouge et vert, tout y passe. Même le mécanicien, qui s'appelle Yassa, et qui est copte. Dorénavant, dès qu'il me verra, il me réclamera son portrait :

« Mon portrait, ya Messiou », et

ma seule défense sera de lui répondre par des formules de politesse :

« Comment vas-tu ?... Sois le bienvenu... etc. ». Emporté par l'habitude, il répliquera : « Dieu te bénisse ! Notre Seigneur te garde ! Deux fois bienvenu !... » et ne pourra placer un mot.

Guidé à babord par les poteaux télégraphiques, le train file dans le désert. Pas très vite. Il doit garder du souffle pour 200 kilomètres, et ne dépasse pas les 25 à l'heure.

Au bout d'une demi-heure, arrêt. Je descends, portant le Caméréclair. J'arrive à temps pour tourner l'« ostaz » Yassa huilant sa machine avant la grande rampe de la montagne. Entre deux coups de burette, il me demande son portrait. Nous repartons.

« Au wagon de deuxième classe, nous n'étions que trois voyageurs », le Chef-comptable, Hagg Khalil et moi. Heureusement ! Faute de filets, nos bagages étalés occupent le sol et toutes les places. Il fait frais. Répit avant la journée de désert. Mangeant à pleines mains, nous partageons un repas froid et nous installons pour dix longues heures.

Le train, à ce moment, montait, sinueux, une interminable vallée crayeuse, qu'il emplissait de fumée.

Au bout du wagon, le « Camér » ouvre son œil quadruple.

Plateau. Sable et gravier, où surnagent des blocs de calcaire blanc.

Plus loin, ces blocs sont noirs, de cette patine désertique qui donne à la craie l'aspect du basalte.

Nouvel arrêt, près d'une hutte blanche. Trois ouvriers descendant du train, le pic et le couffin sur l'épaule, à la main un léger baluchon : leur nourriture de la semaine. Ils vont rester ici sept jours, sous le soleil, mangeant froid et buvant, à la citerne que remplit un wagon-foudre attaché au train, une eau à la température du sol, 60° peut-être.



« Mon assistant »

Ce sont les cantonniers.

Il existe un poste comme celui-ci tous les 20 kilomètres. Et je pense au Transsaharien de nos hommes politiques, cette lubie ruineuse. Combien de postes de cantonniers exigera-t-il ? Combien de postes de garde, à la merci d'un rezzou ? A l'heure où l'automobile assure par tous les déserts des services réguliers, pense-t-on sérieusement à y établir 2000 kil. de voie ferrée, si coûteuse à poser, à entretenir et à défendre ?

Trajet cahoté et monotone, coupé d'arrêts devant des huttes blanches. Le mécanicien descend, huile sa machine. Le wagon-foudre déverse son eau dans la citerne du poste. Le wagon de 3° classe, un instant réveillé, tend par toutes ses fenêtres des mains féminines rouges de henné vers des gargoulettes emplies au wagon-foudre.

Hagg Khalil dort.

À droite de la voie marche parallèlement l'ancienne route des caravanes jalonnée de ces tas de pierres que les bédouins appellent « nadoura ».

Au kil. 90, le squelette récent d'un chameau prouve que cette route est encore parfois suivie.

À mi-route, la voie traverse une plaine de calcaires blancs, durs, et déchiquetés en lames coupantes, formation analogue aux « lapiaz » des Alpes. Hagg Khalil me les dit infranchissables aux chameaux, que blessent leurs crêtes aigües.

Les premières dunes apparaissent, posées sur le sol et bien détachées, comme des biscuits sur une tôle de four. Forme classique de la dune mobile, croissant de section triangulaire, la convexité tournée vers le vent.

Elles posent aux cantonniers un problème curieux, et l'on peut voir par endroits une dune mena-



Le temple de Nadoura

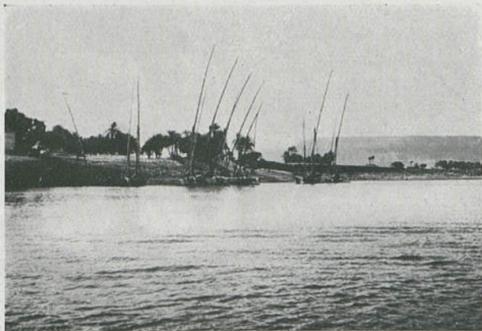
çante qu'une équipe, armée de pioches et de couffins, aide à traverser la voie sans l'obstruer. Ils la prennent au nord et vont la déposer au sud, où la dune se remet à courir.

Il fait de plus en plus chaud. Au lavabo du wagon, le robinet porte ces mots : « Cold. Press ». J'ai pressé, l'eau froide était bouillante.

Les « battikh ». Le sable autour de nous est couvert de grosses pierres rondes et noires. Les bédouins appellent ces seuls fruits du désert « les pastèques ».

Bruyant, grinçant, emballé, le train dégringole, en lacets, sur Kharga. Falaises calcaires, éboulis, dunes, et parfois, à portée de la main, une paroi tranchée à la mine, où je cherche vainement des fossiles.

La vallée s'élargit, s'aplanit. En 15 kil., nous sommes descendus de 300 mètres.



Le Nil à Oases Junction.

Mahariq, premier contact avec l'oasis.

Planté près d'un bouquet d'Alfa vert, un cylindre de tôle sur une cabane de briques. Accouplée à ce réservoir, la locomotive s'emplit d'eau de source.

Au-delà des petites vendeuses de couffins en feuilles de dattier et de ces paniers à couvercle qu'on appelle « managuil », au-delà des voyageurs indigènes accroupis à quelque distance de la voie, je cherche à voir l'oasis. Très loin, au pied d'une falaise mauve, une ligne verte la décèle. C'est là que Mohammed Ali et les Khédivs exilaient leurs ennemis politiques, à quatre journées de caravane du Nil.

Portant mon appareil automatique, j'ai couru le long de la voie pour filmer le passage du train dans le désert. Sol brûlant. Lumière aveuglante propice aux erreurs de diaphragme.

Après cette vue désertique enregistrée à 200 m. d'une gare, j'ai sauté dans le train en marche.

Cinéma, art sportif.



Gros plan.

A gauche du train, ruines de « Sherika », siège de feu la Compagnie des Oasis Occidentales, qui périt à la veille de la guerre dans une brillante faillite.

Des maisons de briques crûes, aux fenêtres crevées, aux portes absentes, et dont l'enduit blanc s'écaille. Les limites du tennis, du golf, s'effacent. Quelques arbustes, autrefois cultivés à grand soin, sont morts, buissons squelettiques.



Kharga.

Un peu plus loin, près d'une bâtisse à deux coupes, une maison blanche abrite Mohammed Effendi Laïd, propriétaire des vestiges de la Compagnie. Il passe pour posséder deux merveilleux chameaux de selle.

Des bouquets de dattiers surgissent du désert, pressés, touffus, débordant leurs murs de côtes de palmier ou de terre. Les dattiers sont vert-bleu, les clôtures sont blondes, la terre est rose. Accord frais.

Sur une colline, entouré d'un mur écroulé, le temple de Nadoura semble un repère de la route des caravanes.

Le sol, maintenant plus coloré, est coupé de rigoles, bordé de petits ados, divisé par la géométrie capricieuse de l'irrigation. L'eau d'hier soir traîne encore au fond des canaux, et forme, au pied du remblai, une mare.

Cette eau morte, deux colonnes dorées apparues dans la verdure, instantané du temple de Darius à Hibis.

Le train roulait en pleine oasis, dans ce vertige de l'écurie proche, qui attire les trains comme les bêtes. Soudain, nous voici parqués entre deux rideaux de dunes. L'oasis a disparu. Les freins grincent.

Kharga.

Le chemin de fer s'arrête ici. Au delà, on ne trouve plus que le chameau, ou la Ford.

Le chameau est préférable.

(A suivre.)

PIERRE ICHAC.

## Nouvelles de Tunisie

« Le secret de Fattouma » que M. Deconcloit a entièrement réalisé en Tunisie, vient d'être présenté.

C'est l'histoire de deux familles l'une française et l'autre indigène, ayant des enfants qui s'aiment et plus tard s'unissent.

En voulant bien faire, l'auteur s'est perdu dans des détails sans intérêt.

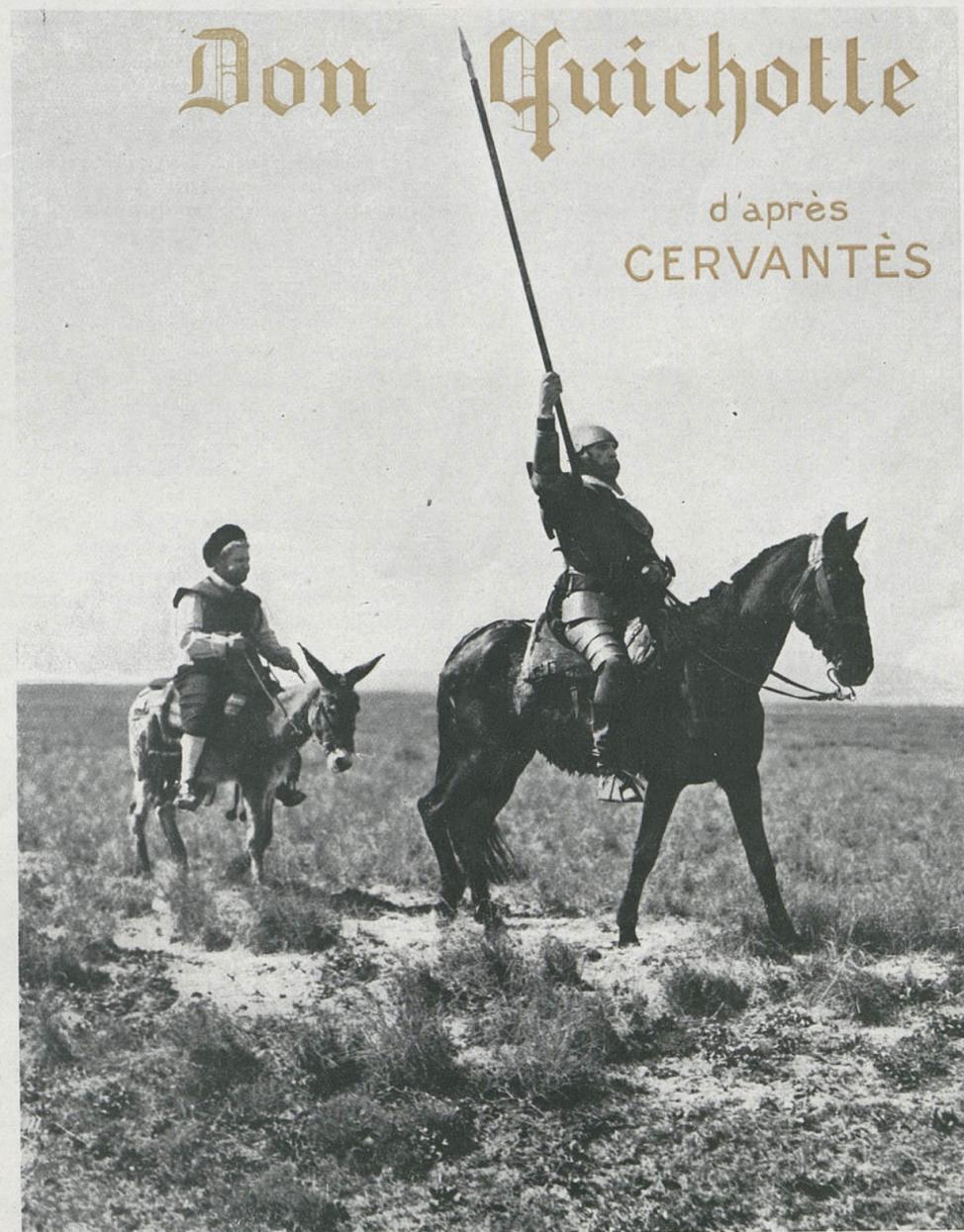
La photographie est inégale. Film curieux en somme et bien interprété.

— Etaient de passage à Tunis : Romuald Joubé, Jeanne Delvair, Maurice Lagrenée, Jean d'Yd, et Harry Baur.

— Le réalisateur français, Maurice Thierry, auteur du film « Rayon dans la Nuit », viendra en Tunisie cet été pour tourner les extérieurs de « Yarmenia ». Ignore-t-il qu'il fait en été jusqu'à 40 degrés à l'ombre à Tunis.

— M. Audouin-Dubreuil, chef de l'expédition Citroën en Afrique, a présenté au Théâtre municipal, et au profit de « La Goutte de Lait », la *Croisière Noire*.

A. D.



CARL SCHENSTROM et HARALD MADSEN

(Doublepatte et Patachon), dans les rôles de Don Quichotte et Sancho Pança. Réalisation de Lauritzen. Production Palladium.

Édition P.-J. de Venloo.

# LIBRES PROPOS

Certains acteurs d'écran abusent de l'autorité que leur confère leur art de composition.

Signoret s'était rendu insupportable par cet abus qui est la règle au théâtre.

Jannings compromet le plus beau talent cinématographique par une sorte de monomanie qui semble lui faire dire à chaque apparition à l'écran : « Regardez bien, c'est moi Jannings ! »

Van Daele tombe dans le même travers. Nous l'avions aimé dans *Cœur Fidèle*, *L'Inondation*, *Fièvre* où il ne cherchait que la simplicité de la vie. Nous l'exécrons dans son Robespierre de *Napoléon* et dans son Fouché de *Madame Récamier* où il ne pense qu'à « se faire une tête ».

En se faisant une tête avec trop de soin un artiste finit par se payer la nôtre.

Le cinéma c'est la vie, rien que la vie !... ne l'oubliez jamais !



Cinéma, en réclamant un peu plus de juste compréhension de la part des producteurs et éditeurs français, écrivait récemment que rien ne servirait la cause du film national comme l'ouverture en plein centre de New-York d'une salle exclusivement réservée aux œuvres de nos réalisateurs.

Or nous apprenons aujourd'hui qu'un groupe de financiers parisiens s'intéresserait à l'édification d'un grand cinéma français dans Broadway.

Cinéma serait heureux d'avoir pu inspirer une telle initiative.



Notre ami Jacques de Baroncelli se plaint toujours par de petits communiqués mélancoliques de ne pouvoir trouver une Concha pour le film qu'il voudrait tirer de *La Femme et le Pantin*.

Nous voulons bien croire que c'est très difficile de dénicher certains interprètes répondant exactement à des rôles déterminés, mais nous nous refusons à conclure qu'il n'y a pas d'artistes en France.

Cherchez bien votre Concha, cher Baroncelli, avec la volonté de la trouver et vous en découvrirez trois pour une.



Le film parlant qui est le grand dada du jour, continue à faire couler beaucoup d'encre. Gaston Thierry écrit dans *Paris-Midi* :

« M. Jack Connelly, ancien adjudant de Willy Hays, et actuellement représentant en Europe du « Movietone », a présenté les nouveaux films à M. Stresemann à Berlin, à M. Mussolini à Rome et les a convaincus de l'importance de la nouvelle invention au point de vue « propagande ». Il reste à savoir en quelle langue parlera le film car, à moins d'établir le même film à l'aide d'artistes américains, puis anglais, puis français, puis allemands, puis espagnols, etc..., l'espéranto seul... »

Nous avons déjà les titres bilingues, c'était suffisant !

Quelques lignes reléguées dans les Faits-Divers des quotidiens nous ont appris qu'à la suite d'un incendie qui s'était déclaré dans la cabine de projection d'un cinéma de l'avenue de la Grande-Armée, un opérateur avait été affreusement brûlé et avait succombé quelques heures après.

Or la pellicule ininflammable a été découverte il y a plusieurs années. Elle constitue un progrès énorme, matériel et humanitaire, mais on ne l'applique pas. Imposée tout d'abord elle fut, d'ajournement en ajournement, renvoyée aux calendes grecques.

Et pendant ce temps-là, des opérateurs meurent dans leur prison blindée, sacrifiés à de prétendus intérêts commerciaux dont on ne comprend plus le sens.



Jacques Feyder, dont nous avons annoncé avec joie l'engagement par l'Amérique, nous semble un peu sévère pour nos studios.

Il a exprimé ses plaintes dont beaucoup sont amplement justifiées dans un article publié par *Le Quotidien* :

« Nos studios qui sont généralement trop petits et insuffisamment équipés, écrit-il, sont loin de répondre aux exigences des derniers perfectionnements techniques. »

Ce qui était vrai il y a quelques années, peut-être il y a quelques mois, semble bien ne plus l'être aujourd'hui, si nous considérons seulement l'énorme travail accompli par Jean Sapène à Joinville, par Robert Hurel à Nice, par Natan rue Francœur.

Ne nous calomnions pas et rendons-nous justice. La vérité est bien assez triste comme cela !



Notre charmant confrère Pierre Desclaux, sous le titre *La leçon d'une visite*, rend pleinement hommage, dans *L'Informateur Ciné Corporatif*, à M. Jean Sapène, créateur des studios de Joinville. Mais il voudrait que l'organe étant créé, l'actif directeur des Cinéromans se préoccupe sérieusement de former le personnel technique qui manque encore à notre production.

« L'homme qui a créé de toutes pièces les studios de Joinville, écrit-il, est capable de provoquer l'éclosion de nouveaux talents. Qu'il n'hésite pas à choisir parmi les jeunes et à dresser des scénaristes (qui ne soient pas des adaptateurs de romans ou de pièces), des metteurs en scène, des artistes.

Alors seulement, la réforme sera complète et pourra rendre le maximum de résultats. »

Nul doute que M. Sapène n'ait pensé aussi à cela !



La blonde ou la brune ?

On parle beaucoup de la question du point de vue photographique s'entend. *Cinémiroir* consacre au problème une enquête.

Voici la réponse des Quatre :

« La blonde ou la brune ?... L'une et l'autre ! »

LES QUATRE.

Un grand film français

# MADAME RÉCAMIER

La présentation, par Franco Film, de *Madame Récamier* à l'Opéra, le 12 juin, restera une date importante dans les annales de la cinématographie française. Le film de Gaston Ravel et de Tony Lekain, constitue en effet un des plus remarquables efforts réalisés en France dans le domaine de la production à grande mise en scène.

C'était une sorte de gageure d'illustrer à l'écran le livre essentiellement littéraire et fort peu cinéma de M. Edouard Herriot. Non que la vie de Mme Récamier manquât de romanesque, mais l'ordre des faits historiques et biographiques n'est pas nécessairement celui des faits dramatiques et la plus belle existence, risque d'ennuyer quand elle n'est pas corsée de quelque imagination.

C'est précisément cet apport d'imagination personnelle qu'a osé Gaston Ravel tout en restant dans la vérité de l'histoire et grâce à ses arrangements de compositeur d'images, il a réalisé un vrai film qui n'intéressera pas seulement le public amateur des choses du passé mais aussi passionnera les spectateurs désireux de trouver avant tout au cinéma un agrément.

*Madame Récamier* est d'un agrément supérieur. Le goût délicat de Gaston Ravel, ses connaissances approfondies, sa fine intelligence, son double sens de l'humour et du drame devaient lui permettre de composer un film charmant, une savoureuse histoire en marge de l'Histoire. On compte pour peu de chose son respect absolu des plus légères traditions. L'absence du plus petit anachronisme décoratif, vestimentaire ou autre dans *Madame Récamier* n'est qu'une qualité négative qui ne suffirait pas à constituer un chef-d'œuvre. Nous le notons tout de même en passant.

Ce qui est remarquable dans le film de Ravel, c'est l'ordonnance dramatique et humaine du sujet. Le difficile était de nous intéresser à des personnages fort loin de nous et jusque là presque ignorés de la plupart, comme Mme Bernard, le

financier Récamier, Mme Récamier elle-même, connue seulement par un tableau célèbre et quelques traits légendaires.

Or Ravel a parfaitement réussi ce tour de force. Son film est vivant, passionnant comme un drame.

La mise en scène est fastueuse, d'une élégance raffinée, d'un luxe sans tapage et sans excès. Ravel a composé son film en historien mais aussi en poète doublé d'un peintre, et sa représentation imagée d'une des époques les plus originales de l'histoire de France a l'harmonie d'une fresque.

Il serait trop long de citer tous les tableaux qui, à la soirée de gala de l'Opéra comme à la présentation professionnelle du théâtre des Champs-Élysées, ont soulevé l'admiration des spectateurs. Les scènes de l'adolescence de Juliette Bernard, le tableau du jardin du Luxembourg, le bal de l'Opéra, toutes les scènes de Coppet et du lac de Genève constituent de véritables chefs-d'œuvre photographiques qu'on ne saurait trop louer. Et les intérieurs ont la beauté de gravures anciennes.

Mlle Marie Bell confirme son succès de *La Valse de l'Adieu* dans un rôle où elle est tout charme.

Mme Madeleine Rodrigue par sa composition de la belle figure humaine de Mme Bernard représente l'élément dramatique du film avec une intelligence profonde du jeu et de l'expression cinématographiques.

Victor Vina est simple et émouvant dans le rôle de M. Récamier, François Rozet est beau d'une vraie beauté romantique dans le rôle du prince. Citons encore Charles Le Bargy, un Châteaubriand un peu

théâtral, Nelly Cormon, très digne en Mme Récamier vieillie, Van Daele, un Fouché un peu comique, Drain, trop à l'aise dans son fief napoléonien, Desdemona Mazza, Andrée Brabant, Genica Missirio, etc...

La partition écrite spécialement pour *Madame Récamier* par M. Léon Moreau, souligne agréablement et sans écraser le beau film de Gaston Ravel.



Une scène de *Madame Récamier*.

# HARA-KIRI

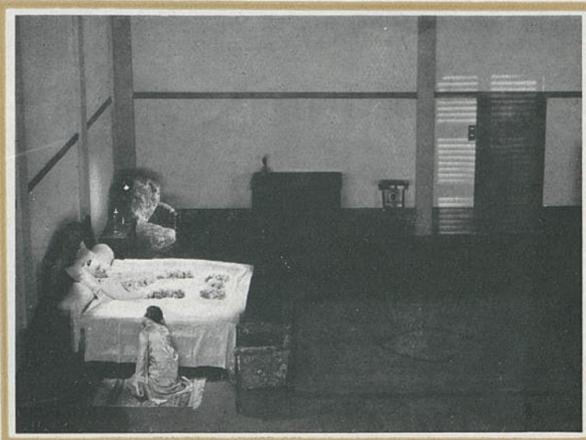
Scénario de  
**Pierre Lestringuez**

Direction artistique  
et réalisation de  
**Marie-Louise Iribe**

Direction technique de  
**Maurice Forster**

Décors de  
**Robert Jules Garnier**

Edition  
**Jean de Merly**



*Hara-Kiri* est un drame qui oppose en un rapide conflit deux races et deux castes et qui puise sa force tragique dans l'expression visuelle des sentiments-nés de protagonistes qui suivent leur voie, leur seule voie possible, sans tenir compte des sentiments de ceux qui vivent auprès d'eux.

L'aventure du prince Fujiwarce a pour point de départ l'histoire vraie du prince héritier du Japon qui, décédé en Europe à la suite d'un accident fut enseveli selon les rites shinto.

Mais l'enterrement shinto n'est qu'un incident dans le film ; ce qui compte c'est la révélation qu'apporte involontairement le mari à l'héroïne du film, d'une réunion possible par delà la mort, grâce au sacrifice de soi.

Telle est en quelques lignes l'idée générale que Pierre Lestringuez a développée dans son très dramatique et très original scénario d'*Hara-Kiri*.

La révélation que Marie-Louise Iribe a dirigée avec un goût exemplaire s'enrichit de nombreux éléments décoratifs et ethno-

logiques que nous voyons pour la première fois figurer dans un film français. Ces éléments ne purent être réunis que grâce à de patientes recherches dans les musées, principalement au musée Guimet de Lyon.

L'interprétation d'*Hara-Kiri* est une des plus belles et des plus curieuses qu'on aura jamais applaudies. Autour de Marie-Louise Iribe qui outre la direction artistique et la mise en scène a pris encore la responsabilité du principal rôle féminin, nous apprécierons comme il convient Constant Rémy dont le type s'accommode à merveille des expressions asiatiques, André Berley, Labusquière, Michaud et les célèbres artistes japonais Liao Szi-Jen et Toshi Komori.

La photo est signée Maurice Forster et Georges Asselin, deux maîtres de la prise de vues.

*Hara-Kiri* est édité par Jean de Merly dont l'activité continue à s'exercer si heureusement en faveur du film français.



Notre Directeur, Edmond Eparaud, plaide ici-même dans un article récent en faveur du film dramatique à court métrage. Cet appel semble avoir été entendu de certains scénaristes-réalisateurs.

E.-C. Paton dont Cinéma a révélé, au cours d'une de ses séances, ce film si original *Préméditations*, nous communiquons à la fois le scénario d'un drame cinématographique, *Le Talisman*, qu'il vient de composer et son découpage technique.

Nous avons obtenu de E.-C. Paton l'autorisation de publier le scénario dont l'action rapide, unie, forte, réduite aux traits essentiels, pourrait donner naissance à un excellent film de 1200 à 1500 mètres. Nous y joignons à titre documentaire, un extrait du découpage simplifié se rapportant aux dernières scènes du drame.

# LE TALISMAN

**U**NE pauvre cabane, isolée, dans laquelle vit une pauvre vieille, seule. Son fils est parti, il y a bien longtemps, pour les colonies, faire fortune. Il écrit, quelquefois, puis jamais plus. Une bohémienne passe, et dans la main de la pauvre maman elle voit le fils, dans un lointain pays, riche, heureux... Le faire revenir ? c'est simple, un talisman. Il suffit d'allumer un cierge près de lui et de faire deux souhaits ; quand le cierge s'éteindra, les souhaits seront exaucés ! La vieille achète cette pauvre magie et la bohémienne s'en va, rapidement, vers d'autres dupes...

L'abbé, un brave homme, qui vient quelquefois endormir la tristesse de la vieille s'élève bien contre ce talisman en forme de croix... L'autre croix, celle du crucifié, est plus puissante. Mais quand il s'éloigne, le cierge s'allume « qu'il revienne »... et presque aussitôt « riche »...

Un orage violent éclate sur le pays. Dans la forêt, un homme, encaisseur pour une banque de la localité, est assassiné puis dépouillé. On découvre son corps, et la battue commence. En auto, à cheval, à pied, la contrée est parcourue. Il est convenu que deux coups de fusil réclameront du renfort, trois coups feront cesser les recherches, l'assassin étant arrêté. La forêt se cabre, gémit sous la tempête, la vieille a peur, elle est seule, et le cierge brûle...

Un gendarme vient la prévenir qu'un assassin se terre... qu'elle prenne garde, se barricade...

Et la terreur naît, monte, grandit, torturant le cerveau fatigué par l'âge, troublé par le talisman, affolé par l'orage. Un vieux fusil, souvenir du père, est accroché dominant l'âtre ; la vieille le décroche, et veut trouver du courage devant cette arde...

Au dehors, les arbres se tordent giflés de lumière par les échirs qui semblent furieux... et péniblement on recherche celui qui a tué pour voler.

Brusquement, la vieille cesse de trembler, la peur est plus forte car doucement, le bouton de la porte a tourné pour ouvrir puis comme le verrou est mis, il s'immobilise... Et la vieille sent qu'un regard est sur elle à travers la fenêtre... Elle se retourne et sais voir, sans viser, elle tire...

Un hurlement, une plainte, et une pauvre voix murmure : « maman » !

La vieille hébétée ne peut pas comprendre cependant, la lumière disparaît, le cierge est éteint ! sans pensée, elle sort ; et à la lueur des éclairs, voit un corps, sans vie... elle se penche, une sacoche d'où s'échappent des billets de banque git à côté... elle veut voir, elle voit, c'est son fils...

La vieille s'abat évanouie. Cependant, l'abbé qui pieusement gardait le corps de l'encaisseur assassiné, a entendu cette détonation venant des parages de la cabane... Il a peur pour la vieille et très vite se rend chez elle. Il allume une bougie, fait revenir la pauvre vieille à elle... Et, tout en pleurant celle-ci lui montre la valeur infernale du talisman... Son fils est revenu mais pour se faire tuer par elle ; il est revenu riche, mais enrichi d'une fortune rougie par un crime !

Et tandis que la vieille sanglote, l'abbé prie. Les recherches continuent, l'un des gendarmes a trouvé une trace, toute fraîche, dans la terre mouillée, il la suit lentement, posément et cette piste le mène à la cabane de la vieille... redoutant un accident, peut être un autre crime, il va entrer, met la main sur le bouton...

L'abbé prie avec ferveur... Et soudain trois coups de feu... « Cessez les recherches, l'assassin est arrêté ! » Le gendarme surpris, arrête son geste esquissé, hésite, puis s'élance vers l'endroit d'où est parti le signal.

Dans la cabane, l'abbé s'arrête de prier, le fils vient de gémir...

Et quand revenu à lui, on lui demande ce qu'est cet argent, il dit l'avoir trouvé à l'instant, et son intention d'aller aussitôt le porter au maire...

Tandis que le fils raconte à sa mère, sa vie de misère, de lutte, de malchance et enfin son retour vers elle, pour être au moins malheureux ensemble, non loin de là, sur la route, l'assassin avoue devant le brigadier... Il ne regrette qu'une chose, s'être fait prendre en revenant chercher la sacoche, qu'il avait laissé tomber en s'enfuyant...

La vraie croix, plus miséricordieuse, n'a plus voulu que le talisman puisse triompher dans le mal...

Cependant, à l'ombre d'un calvaire une des bohémiennes découpe posément, en chantant une chanson impie, d'autres talismans d'où naîtront d'autres drames.

E. C. PATON.

## EXTRAITS DU DECOUPAGE

### ABREVIATIONS

**P. A.** (PLAN AMÉRICAIN) ; **P. P.** (PREMIER PLAN) ; **P. G.** (PLAN GÉNÉRAL) ; **S. T.** (SOUS-TITRE).

**P. A. 264**  
La vieille chancelant sous le malheur, pense. (Fadu rapide.)

**P. A. 265**  
Le cavalier parle...

**S. T. 266**  
L'assassin est enfui avec la sacoche.

**P. A. 267**  
Le cavalier finissant.

**P. A. 268**  
(Fondu rapide)... la vieille finit de penser puis regarde lentement vers la table...

**P. P. 269**  
le cierge éteint...

**P. A. 270**  
tandis que son regard reste perdu dans cette direction... (Fondu.)

**S. T. 271**  
...Deux souhaits...

**P. A. 272**  
La vieille qui n'a pas bougé. (Fondu.)

**S. T. 273**  
...Qu'il revienne...

**P. A. 274**  
La vieille regarde.

**P. A. 275**  
son fils, mort peut-être...

**S. T. 276**  
...Riche...

**P. A. 277**  
La vieille regarde.

**P. P. 278**  
la sacoche, les billets à côté...

**P. A. 279**  
La vieille sans regard.

**P. G. 280**  
Le curé sur la route.

**P. G. 281**  
La tête de la vieille l'air d'une folle, l'appareil recule, et la vieille apparaît, entièrement et la chambre vide autour d'elle, elle fixe l'appareil sans sciller, sans arrêt, et a un simple balancement à gauche et à droite... tandis qu'elle fait cela, les quatre apparitions du début sortent des murs et commencent à danser. Pendant ce temps, à intervalles réguliers, des iris s'ouvrent et se ferment, toujours réguliers, et dans ces iris, que coupe la scène, apparaissent successivement :

**Tête du fils. 281 A**

**Talisman. 281 B**

**Gendarme qui avance. 281 C**

**Deux mains avec des menottes. 281 D**

**Le talisman. 281 E**

**La tête du fils qui recule. 281 F**

**La sacoche. 281 H**

**Le talisman. 281 J**

**Une tête de juge. 281 K**

**La guillotine. 281 L**

**Le talisman. 281 M**

**Le couperet. 281 N**

Puis, sans avoir fait un geste de plus, la vieille glisse de sa chaise, renverse la lampe, et tombe à terre.

Pendant la chute, toutes les surimpressions ont disparu. Dans la presque complète obscurité. La vieille est étendue sans mouvement. Un temps. Puis éclair. Un temps long.

**P. G. 282**  
Le curé sur la route, sans pluie.

**P. G. 283**  
Un gendarme cherche, il s'arrête, se penche, et regarde par terre,

**P. P. 284**  
des traces de pas, fraîches.

**P. G. 285**  
Le gendarme, satisfait, continue à avancer

**P. G. 286**  
Le curé à la porte de la cabane.

**P. G. 287**  
Le gendarme.

**P. G. 288**  
Le curé entre dans la cabane, il cherche à voir, voit, se précipite...

**P. G. 289**  
Le cavalier, s'arrête, regarde, descend de sa monture.

**P. G. 290**  
Le curé achève d'allumer la lampe ; il voit le tableau, ramasse la vieille, la remet sur sa chaise, tâche de la faire revenir à elle. Cependant, il regarde, le corps du fils, la sacoche, la chandelle, et, plus longuement,

**P. P. 291**  
le talisman.

**P. A. 292**  
Le curé et la vieille qui revient à elle... ils se regardent et la vieille se met à pleurer... mais celui-ci l'interroge et elle se met à raconter, montrant avec sa tête les objets qui composent son récit. Le curé écoute tout en regardant par deux fois le ciel. Puis il parle à son tour en regardant la vieille qui pleure à nouveau.

**P. G. 293**  
Le gendarme, suivant les traces.

**P. G. 294**  
Le curé parle sévèrement mais avec bonté, toujours.

**P. P. 295**  
La vieille qui écoutait regarde vers...

**P. P. 296**  
le crucifix

**P. P. 297**  
et brusquement elle joint les mains et se met à prier, tandis que le curé satisfait se dirige vers

**P. A. 298**  
la table, prend le talisman et le jette

**P. A. 299**  
dans l'âtre.

**P. A. 300**  
Le curé se signe...

**P. G. 301**  
Le gendarme, en vue de la maison et toujours suivant les traces, s'y dirige.

**P. G. 302**  
Le curé regarde la vieille, toujours priant, et lui aussi se met à prier.

**P. G. 303**  
Le gendarme arrive à la porte, va l'ouvrir.

**P. P. 304**  
Un coup de feu.

**P. A. 305**  
Le gendarme arrête son geste, écoute.

**P. A. 306**  
Le curé lève la tête, surpris.

**P. A. 307**  
Un autre coup de feu — un temps, puis un troisième coup de feu.

**P. A. 308**  
Le gendarme étonné, réfléchit.

**P. A. 309**  
Le curé, surpris, réfléchit.

**S. T. 310**  
Trois coups de fusil signifient : l'assassin est arrêté.

**P. G. 311**  
Le gendarme se ravise, puis se retourne et s'en va...

**P. P. 312**  
La talisman qui commence à noircir sous la cendre...

**P. A. 313**  
Le curé. Une joie profonde se lit sur son visage.

**P. G. 314**  
Le fils revient à lui, pousse un gémissement. La vieille entre dans le champ et saute sur lui pour l'embrasser... Le curé à son tour se penche et s'occupe à soigner le fils. (Fondu.)

**P. G. 315**  
Iris, le cavalier à bas de son cheval, achève de ligoter l'assassin ; arrive l'auto, le maire descend, interroge l'homme... qui répond.

**S. T. 316**  
J'étais revenu chercher la sacoche que j'avais laissé tomber...

**P. G. 317**  
L'interrogatoire continue (Iris).

**P. G. 318**  
Le curé, parle au fils, la sacoche à la main, la mère attend, anxieuse, la réponse...

**S. T. 319**  
...Sur la route, en venant...

**P. A. 320**  
Le fils parle. (Fondu rapide.)

**P. G. 321**  
Le fils sur la route. Il voit quelque chose, ramasse l'objet, le met dans sa poche et repart. Pluie.

**P. G. 322**  
Fondu rapide. Le fils, finit de parler. Le curé approuve. Puis repart à nouveau.

**S. T. 323**  
Je voulais demain la rapporter au maire.

**P. G. 324**  
Le curé, heureux, parle au fils en montrant

**P. P. 325**  
le crucifix...

**P. G. 326**  
Puis il prend la sacoche, parle au fils qui approuve et va vers la porte.

**P. G. 327**  
Le curé à la porte, il regarde

**P. G. 328**  
les deux. Heureux, le fils sort le châle.

**P. G. 329**  
Le curé à la porte, sourit, et il s'en va.

**P. P. 330**  
Dans l'âtre, le talisman presque brûlé... cependant par surimpression, il semble redevenir neuf, et tout à coup... (fondu renchaîné)

**P. G. 331**  
semblent s'abattre sur lui d'autres talismans, nombreux. L'iris achève de s'ouvrir et l'on voit, auprès d'un foyer que l'on devine, la bohémienne qui, en riant, coupe des séries entières de talismans... Puis l'appareil panoramique en hauteur, et on voit apparaître le monument contre lequel s'adossait la bohémienne, c'est le calvaire du début, éclairé maintenant par le bas (le foyer qui éclaire aussi la bohémienne). (Fondu lent.)

Star d'Amérique

# EVELYN BRENT

EN rendant compte de la dernière production Paramount, nous avons signalé le succès obtenu par l'une des plus charmantes interprètes de la grande firme américaine, l'une des plus jolies et aussi des plus émouvantes, Evelyn Brent. Nous la connaissons déjà, mais l'artiste ne nous avait jamais encore donné une telle mesure de son talent, qui est aussi remarquable dans l'expression des sentiments pathétiques que dans l'expression des sentiments tendres.

Evelyn Brent, sous l'égide de la Paramount, se révéla une tragédienne accomplie. D'autres comme Florence Vidor, Esther Ralston, pratiquent plus volontiers la tendresse. D'autres comme Clara Bow s'extériorisent toutes en gaité et en mutinerie. Evelyn Brent n'ignore rien de cette adorable féminité qui dispense l'amour avec le sourire. Mais elle sait aussi frémir sous le coup des passions violentes et exacerbées. Elle sait s'élever au ton du drame et de la tragédie. Et cette faculté lui crée une place à part parmi les jeunes stars de l'écran américain.

Cette année, la Paramount qui est sans pareille pour exploiter les talents et consacrer les vedettes, impose Evelyn Brent dans ses trois plus beaux films.

*Crépuscule de Gloire* où triomphe Emil Jannings, nous montre Evelyn Brent dans le rôle d'une jeune révolutionnaire russe, ardente, fanatique, mais pitoyable aux douleurs des malheureuses victimes.

Une scène lui permet, entre autres, d'affirmer ses dons de tragédienne, celle où pour ravir celui qu'elle aime à la fureur de la populace elle imagine de la haranguer, lui proposant de mener la victime à la locomotive du train et de l'y obliger à chauffer la machine. Puis elle accapara l'attention du chauffeur par ses coquetteries, permettant ainsi au général du tsar de s'élancer sur la voie et de s'enfuir.

Evelyn Brent atteint dans ces scènes au plus haut pathétisme.

Elle n'est pas moins admirable dans *Les Nuits de Chicago*, le film si curieux d'Hector Turnbull. Elle personnifie là, aux côtés de George Bancroft et de Clive Brook, une femme bandit, la reine des hors-la-loi de Chicago, qu'un violent amour ennoblit.

Le réalisme de ce rôle est sauvé de la vulgarité par la distinction native de l'artiste et par son ardente féminité.

*Le Spahi*, de John Waters, nous révèle Evelyn Brent sous un tout autre jour. Elle incarne une jeune femme de lettres américaine que le goût des aventures a conduite en plein désert saharien où elle s'éprend d'un jeune officier français avec qui elle affronte les plus graves périls.

Dans ce beau film si attachant, Evelyn Brent se montre à nous sous l'apparence d'une petite amoureuse, frêle et décidée, cherchant les aventures et opposant à toutes les complications le charme de son sourire. Là rien de dur ni de forcé ne vient altérer la douceur de son joli visage et sa gracile silhouette, élégante et fine, met comme un parfum de voluptueuse poésie parmi les sévères beautés du paysage africain.

Ces trois films sont pour Evelyn Brent, en attendant d'autres grandes productions annoncées, la consécration d'un des plus souples et des plus charmants talents féminins du cinéma.

R. T.



Photo Paramount.

EVELYN BRENT

# ECHOS ET INFORMATIONS

## M. Louis Nalpas refait " Monte-Cristo "

M. Louis Nalpas qui s'est séparé amicalement et fort amicalement de M. Jean Sapène, vient d'installer ses bureaux, 14, avenue Trudaine, dans le même hôtel où M. Noë Bloch, directeur de Ciné Alliance, a les siens.

M. Louis Nalpas se propose de remettre à l'écran *Monte-Cristo* dont le metteur en scène des *Misérables*, Henri Fescourt, assurera la réalisation. Jean Angelo est engagé pour être la vedette de cette grande production française.

## Les studios de la Franco-Film

Récemment notre directeur, M. Edmond Epardaud, rendait compte dans *Cinéma* d'une visite qu'il venait de faire aux studios de la Franco-Film, à Nice-Saint-Augustin.

Aujourd'hui la Franco-Film nous adresse une très élégante plaquette intitulée *L'Hollywood Européen* et où sont décrits avec des illustrations et un texte précis les divers services de cette admirable organisation.

## Le succès d'Horoga

Le chef-d'œuvre de Séverin-Mars, *Horoga* ou *Le Cœur Magnifique* que *Cinéma* a présenté avec Blanchette à son récent gala des Folies-Wagram, vient de sortir avec succès à la Cigale et dans de nombreux établissements de Paris et de la province.

Nos compliments au Consortium Central de Paris et à son sympathique directeur, M. de Ascanio.

## La Case de l'oncle Tom

Nous parlons d'autre part de la très brillante présentation de *La Case de l'oncle Tom*, à l'Empire.

Une des artistes, Miss Mona Ray (Mrs Cummings), qui incarne avec un extraordinaire talent, le rôle de la diabolique et touchante Topsy, a honoré de sa présence la séance et a obtenu un grand succès dans un numéro de danse et de chant improvisé pour ce gala, qui s'est par ailleurs, terminé fort gaie-ment. M. Stein, le sympathique administrateur de l'Universal, a offert le champagne aux représentants de la Presse, en l'honneur de Miss Mona Ray.



Miss MONA RAY  
dans *La Case de l'oncle Tom*

## " La grande Passion " est terminée

André Hugon vient de terminer pour Aubert les prises de vues de *La Grande Passion*. On procède maintenant avec activité au montage du film, dont l'intérêt sportif sera considérable. La vie des rugbymen y est montrée avec toute sa chaude couleur et son mouvement intense, au cours d'une intrigue où se mêlent ces deux passions : le sport et l'amour.

## La Marche Nuptiale

M. André Hugon nous adresse la lettre suivante :  
« Différents journaux ont annoncé par erreur, que M. Jean Toulout tournait dans *La Marche Nuptiale*, nous vous serions obligés de bien vouloir faire insérer dans votre prochain numéro, la mise au point suivante :

« C'est par erreur qu'on a annoncé que M. Jean Toulout tournait dans *La Marche Nuptiale*, la pièce d'Henry Bataille, que M. André Hugon met actuellement à l'écran. Cette erreur provient sans doute de ce que M. Jean Toulout a collaboré au découpage du scénario.

« La distribution définitive de *La Marche Nuptiale* comprend : Mlles Louise Lagrange, Olga Day ; MM. Pierre Blanchar et Paul Guidé. — André HUGON. »

## Au Pays du Christ

L'abbé Danion a tourné un documentaire particulièrement émouvant " *Au Pays du Christ* ". C'est en effet sur les lieux mêmes où se déroula la Passion du Fils de l'Homme qu'il a réalisé son film. C'est un véritable chemin de croix en images animées en même temps qu'un travail d'érudition intéressant au premier chef tous ceux qui se réclament de la civilisation chrétienne.

Présenté récemment par Aubert, ce film a été vivement apprécié du public.

## L'avion Petit Parisien Paramount

Après avoir fait de nombreuses escales sur son parcours, le vaillant équipage de l'avion le *Petit Parisien Paramount* continue sa route vers le Cap. On signalait récemment leur passage à Johannesburg.

Rappelons que c'est sur un Caudron muni d'un moteur Salmson 120 CV. qu'il accomplit cette performance, qui même au point où elle en est actuellement, est une des plus belles démonstrations actuelles de l'aviation de tourisme. avec un appareil léger et de faible consommation.

## Six petits films d'André Sauvage

André Sauvage, dont le merveilleux documentaire alpestre *Au Sommet du Grépon* nous fut révélé par le Cinéma du Vieux-Colombier, vient de commencer la réalisation de six films de court métrage, dont les titres provisoires sont : *Paris-Port, Le Pont des Arts, Paris-Sports, Métro Vavin, Paris-Jardins, Du Samedi au Lundi*.

## Nouvelle Société de Distribution dans le Nord

MM. Bruitte et Delemar nous informent qu'ils viennent de former une Société à responsabilité limitée au capital de 70.000 francs pour la représentation de firmes cinématographiques dans la région du Nord de la France.

Le siège de cette société est établi, 12, rue Saint-Genois à Lille (téléphone : 44.14) et prend en charge tous engagements et affaires traitées à ce jour par M. Bruitte, domicilié à la même adresse.

MM. Bruitte et Delemar nous spécifient que de ce fait leur société continue la représentation des marques suivantes : « Agence Générale Cinématographique », « Grands Spectacles Cinématographiques », « C° Universelle Cinématographique », « Alex Nalpas », « Lunafilm », « Agence Européenne Cinématographique », « Himalaya Film C° », « Barbaza Films ».

## Brigitte Helm à Paris

Brigitte Helm, la célèbre interprète de *Métropolis*, est arrivée à Paris pour tourner sous la direction de Marcel L'Herbier, un des principaux rôles de *L'Argent*.

« Je suis enchantée de venir à Paris, dit-elle en un français excellent, à George Fronval, qui lui souhaitait la bienvenue au nom de *Paris-Midi* et de *Cinéma*.

« Cela fait ma seconde visite, et je compte y séjourner deux mois. J'espère que mon metteur en scène m'accordera quelques loisirs pour visiter votre si jolie ville, avec mon mari, car je me suis mariée il y a quelques jours à Berlin. Mon époux, M. Veisbach, m'a devancée d'un jour. »

Jaque Catelain, qu'accompagnait Mlle Suzanne Vial, assistante de Marcel L'Herbier, offrit alors à Brigitte Helm une superbe gerbe de pois de senteur.

## Montparnasse

M. Fred Byron nous informe qu'il commencera incessamment la réalisation de *Montparnasse*, scénario de Jean Marèze, le frère de Francis Carco.

## Distinction

Nous apprenons avec plaisir que M. Adolphe Osso, Administrateur-Délégué de la S.A.F. des Films Paramount, vient de recevoir la grande médaille de la Ligue Aéronautique de France pour son dévouement à la cause de l'aviation aérienne.

Rappelons que M. Adolphe Osso s'est toujours intéressé aux choses de l'air, et qu'après avoir distribué le film *Vers le Tchad* il fut le principal animateur du raid aérien Paris Le Cap, qui constituera un des plus beaux exemples des possibilités d'aviation de tourisme.

Nous adressons à M. Adolphe Osso nos plus vives félicitations.

## Mariage

On vient de célébrer à la mairie du 16<sup>e</sup> arrondissement le mariage de M. Henri Klarsfeld, directeur général de la location à la Paramount, avec Mlle Lucienne Siffre, chevalier de la Légion d'honneur.

Tous nos compliments et nos vœux les plus sincères aux jeunes époux.

## Nos films en Amérique

Nous annonçons le mois dernier que *Blanchette* avait été vendu en Amérique par les soins du Consortium Central de Paris.

Il s'agit aujourd'hui de *Visages d'enfants*, de Jacques Feyder. Le très habile et très heureux Jean de Merly, avec le concours de M. Alexandre Stein, représentant de l'Universal à Paris, a signé le contrat qui va faire passer l'Atlantique à ce chef-d'œuvre.

## Une heureuse nomination

Le premier geste du nouvel administrateur de la Metro-Goldwing-Mayer est de ceux qui font plaisir à toute une corporation. Gabriel Lemoine, représentant, vient d'être appelé à la direction de l'agence de Paris. Il est de ceux qui, sans bruit, font la plus utile besogne.

Nous le félicitons bien sincèrement.

## Renoir va tourner " Le Tournoi "

Jean Renoir va entreprendre prochainement la réalisation d'un film pour la Société des Films Historiques. Comme son titre l'indique, *Le Tournoi*, l'action en sera toute moyennageuse. Interprètes déjà engagés : Catherine Hessling et Esther Kiss, la jeune artiste hongroise qui a fait une intéressante création dans *Tire au Flanc* et qui joue en ce moment le rôle de la « Standardiste » dans *L'Argent* avec Marcel L'Herbier.

## Universal produira en France

Carl Laemmle a décidé pour la France comme il l'a déjà fait pour l'Angleterre, l'Allemagne et le Japon, de créer une société de production sur le territoire même. Suivant les conseils avisés de M. Stein, le sympathique administrateur de la Société Universal de France, deux films vont être mis immédiatement en production, pour lesquels une étoile américaine sera désignée, en plus de la troupe d'artistes français. Bien entendu, ces films seront distribués ensuite en Angleterre et en Amérique. De toute façon, cet élargissement de la production européenne Universal donnera une extension merveilleuse aux affaires de Carl Laemmle et contribuera à faire mieux connaître la France et les Français dans tous ces territoires où les films de notre pays sont déjà populaires.

## On cherche un chérubin

Gaston Ravel, le brillant réalisateur de *Madame Récamier*, va porter à l'écran le cycle de Beaumarchais *La Mère coupable, Le Barbier de Séville, Le Mariage de Figaro*.

On a ouvert un concours pour attribuer le rôle charmant et délicat de Chérubin.

Il faut être jeune (paraître quinze ans), avec des yeux noirs, un air distingué, une silhouette élégante et racée, et un profil très pur...

Envoyer lettre contenant adresse avec photo à M. de Wybo, O. P. A., 3, rue de Mogador.

## Un rayon de soleil

M. Jean Gourguet va réaliser, avec une jeune artiste, dont on dit grand bien, une comédie cinématographique qu'il a intitulée : *Un rayon de Soleil* et dont l'action se déroule à Paris et aux environs par une belle journée dominicale.

## Sequana-Film

Nous apprenons que la Société des Studios de Billancourt a choisi le nom de " Sequana-Film " comme marque de sa production.

## Hope Hampton à Paris

M. et Mme Louis Brulatour sont arrivés à Paris venant de New-York. La toute exquise et si blonde Hope Hampton, étoile d'écran et de « musical comedy » tournera sans doute ici un nouveau film en couleurs. On n'a pas oublié son *Printemps d'amour* que la charmante artiste réalisa avec Léonce Perret.

## Films Fox en exclusivité

L'Impérial vient de s'assurer la priorité de plusieurs productions de la Sélection Fox 1928-29, parmi lesquelles : *Balaoo*, d'après le célèbre roman de feu Gaston Leroux ; *L'Insoumise*, inspirée de la pièce de M. Pierre Frondaie, avec Greta Nissen et Charles Farrell ; *A l'ombre de Brooklyn, Prince sans amour*, avec George O'Brien et Virginia Valli ; *Ah! Jeunesse*, charmante comédie sportive avec Sally Phipps, Nick Stuart et Charles Paddock, mise en scène par David Butler qui fut lui-même un artiste en renom ; *La Meute féroce*, avec le chien Tonnerre et Charlie Morton, Caryl Lincoln, etc...

## Un titre de film au concours

On sait que René Clair, réalise pour la Société Albatros, une œuvre de l'écrivain féminin scandinave : Karen Branson. Appelé primitivement : *Crime*, le film reste néanmoins à titrer. Un concours est, à cet effet, ouvert par *l'Intransigeant* entre ses lecteurs. Quatre prix sont institués. Le premier, de mille francs ; le second, de cinq cents francs ; le troisième de trois cents francs et le quatrième de deux cents francs. De plus, deux places pour la présentation du film seront envoyées aux lecteurs classés de la cinquième à la dixième place.



Alice TISSOT

campe dans *La Cousine Bette*, réalisé par Max de Rieux,  
d'après le chef-d'œuvre de Balzac, un type extraordinaire  
de vieille fille de province.

Édition P.-J. de Venloo.

## Pour assurer la prospérité du Cinéma français créons des salles modernes

déclare M. Adolphe Osso

**L**e cinéma parvenu aujourd'hui à un état de prospérité que seuls quelques mécontents osent nier, semble à un tournant de sa jeune histoire.

Un public blasé, tout au moins de plus en plus exigeant, une production stationnaire et surabondante, la nécessité de rénover les programmes et les méthodes d'exploitation commerciale, telles sont les données essentielles d'un problème qui préoccupe tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'avenir de l'industrie cinématographique.

M. Adolphe Osso, l'actif administrateur-délégué de la société française des films Paramount interviewé par un rédacteur du *Quotidien* principalement sur la question du contingentement et du décret Herriot, a déclaré :

— Vous admettez que je ne suis pas bien placé pour entrer dans l'examen détaillé des mesures qui ont été prises. Ce que je peux vous dire, et j'y insiste, c'est que la Paramount n'est en rien atteinte par le décret. En effet, nous n'avons pas attendu la réglementation pour participer à la production française. Faut-il vous rappeler tous les films que nous avons produits en France depuis *Mme Sans-Gêne* ?

« Le cinéma français a, certes, besoin d'être soutenu et protégé. A l'abri des mesures édictées, nous nous trouvons très à l'aise pour continuer notre travail comme par le passé. Vous savez, d'ailleurs, que nous n'avons pas cessé de nous intéresser à la production. C'est ainsi que nous distribuons *La Vierge folle*, que Luitz-Morat tourne en ce moment.

« Je crois, contrairement à l'opinion de certains que l'on a tort de négliger la création et le lancement de vedettes. C'est une excellente publicité et le meilleur moyen d'intéresser le public de plus près aux questions de l'écran. Les spectateurs se familiarisent plus facilement avec les noms et les particularités des artistes qu'ils voient dans les films qu'avec toutes les questions, techniques ou autres, qui gravitent autour de notre industrie.

« On redoute souvent que les vedettes, une fois lancées, s'aillent chercher des conditions plus avantageuses chez d'autres producteurs, en empêchant ainsi leurs créateurs de récolter les fruits de leurs efforts. Mais je crois que cette crainte est injustifiée et peut être facilement écartée par une rédaction rationnelle des contrats... ».

L'entretien dévie encore de la question essentielle, sur laquelle l'interviewer s'obstine à vouloir connaître la pensée de M. Adolphe Osso.

Il le lui fait remarquer. M. Osso sourit... et se décide.

— Eh bien, voilà : je crois qu'en matière de cinéma, de même que dans toute autre industrie, il faut se préoccuper de créer le besoin et de multiplier le consommateur. Lorsque le public aura pris l'habitude de venir plus souvent et en plus grand nombre au cinéma, les directeurs de salles feront des bénéfices plus appréciables et pourront mieux payer les programmes. Les producteurs et les loueurs y trouveront leur compte.

« C'est difficile, mais non impossible. Je peux vous en parler en connaissance de cause.

« En effet, vous savez que nous sommes propriétaires d'un certain nombre de salles dans les principales villes de France et nous avons une expérience personnelle sur cette question.

« Laissons de côté, si vous le voulez, le Paramount de Paris qui est un théâtre unique au centre de Paris et qui justifie, par ses recettes, les dépenses qui ont été faites pour sa construction.

« Mais prenons la province. Je vous citerai, par exemple, le Tivoli, de Lyon, que nous avons acheté alors qu'il rapportait huit à dix mille francs par semaine. Nous avons commencé par le transformer de fond en comble pour en faire une salle agréable et moderne. Les travaux nous ont coûté deux cent mille francs, mais, en revanche, les recettes hebdomadaires sont actuellement de l'ordre de quatre-vingt mille francs.

« Il en fut de même à Bordeaux où nous encaissons, après complète transformation de la salle, soixante-dix mille francs par semaine, au lieu des sept mille dont se contentait notre prédécesseur. Même phénomène à Nice, et partout ailleurs.

« Je tiens volontiers les chiffres de notre comptabilité à la disposition de ceux que cette question essentielle pourrait intéresser.

« Pour moi, le principe est absolu. C'est par l'intensification de l'exploitation qu'il faut commencer. Ouvrez au public des salles attrayantes, donnez-lui de bons programmes, et il deviendra un client fidèle et fréquent, qui assurera des recettes régulières à la base.

« C'est par là que le cinéma français sera assaini et entrera dans la voie de la sécurité et de la prospérité. »

### A l'Intégral Film

*Nicolas Rimsky qui terminera prochainement Trois jeunes filles Nues pour Integral Film a signé avec la même firme en vue de réaliser un scénario original de Maurice Dekobra et Rimsky. Premier tour de manivelle en septembre.*

### Le Capitaine Fracasse

*Albert Cavalcanti, en collaboration avec Henry Wulschleger a commencé à Billancourt, pour Lutèce Film la réalisation du Capitaine Fracasse.*

*Les interprètes de cette grande production sont tous désignés. Aux noms de Pierre Blanchar, Numès, Mendaille, Courtois, Velsa, de Savoye, Favières, Bergeron, Marie-Thérèse Vincent, Odette Tosylla et de Mlle Deyers qui vient d'arriver à Paris, il faut ajouter les engagés d'hier qui sont trois grandes vedettes théâtrales, Mme Marguerite Moréno, MM. Charles Boyer et Vargas.*

*On voit que cette distribution est de premier ordre.*

# EN SUIVANT LA PRODUCTION

## J'ai l'noir ou le suicide de Dranem

Max de Rieux, toujours affable, m'avait dit :

— Venez donc demain à Billancourt. Vous verrez Dranem mimer une scène exquise. Et vous déjeunerez avec nous à la popote du studio.

J'avais déjà vu tourner plusieurs scènes de *J'ai l'Noir*, mais comment résister à une si charmante invite ?

J'ai donc repris le chemin le Billancourt et j'ai vu Dranem mimer la scène exquise.

Dranem est au piano — un de ces pianos photogéniques dont les touches sont muettes. Son accoutrement rappelle celui qui le rendit célèbre à l'Eldorado de jadis, sauf le petit chapeau — Dranem me confie que c'est le petit chapeau qui lui a fait tomber les cheveux !

Il joue divinement, avec des grâces adorables, et opère sur le clavier de savantes glissades qui heureusement pour nos oreilles ne s'entendent pas. Puis il rythme avec la tête une chanson à la mode et remue les lèvres comme s'il la chantait. Maintenant il se lève et danse sur le même thème qu'un autre piano — un vrai celui-là et qu'on ne voit pas — joue et rejoue sans faiblir.

L'opérateur Guillemain enregistre la scène où notre Dranem national met le meilleur de lui-même — la plus jolie fantaisie.

Mais Dranem a un inspirateur et c'est Max de Rieux, son jeune metteur en scène qui, près de Guillemain, mime lui-même, chante et dans ses divers commandements donne toujours la note juste.

Max de Rieux. — Dranem, c'est un type épatant. Toujours gentil et ne rechignant jamais à la besogne. Et quel artiste !

Dranem. — Eh bien, oui, mon vieux. Je puis te le dire. C'est un plaisir de tourner avec de Rieux. Quel garçon charmant ! Et quel bon professeur de cinéma !

Dans ces conditions le déjeuner ne pouvait qu'être délicieux... comme tout le reste. Nous y retrouvâmes les autres interprètes et *J'ai l'noir*, la jolie Hélène Hallier, la ténébreuse petite Oléo qui ressemble à Nazimova, une Nazimova très jeune, puis Henri Debain, Pizani, sans oublier l'excellent Joë Alex et son inséparable Jicky.

Sur les deux heures, le « patron » Alex Nalpas vint jeter l'œil du maître, vit que tout allait bien et s'en fut satisfait. Moi aussi.

## Avec... Trois Jeunes filles nues

C'est une façon de parler et il ne s'agit là que d'un titre de film, titre lui-même d'une opérette célèbre.

A l'occasion d'une prise de vues sensationnelles l'aimable direction de la Société Integral avait prié quelques journalistes de venir prendre une coupe de champagne au studio de la rue Francœur.

Les trois jeunes filles nues étaient là, Jeanne Helbling, Jenny Luxeuil et Annabella, mais elles étaient outrageusement habillées.

J'accroche quelques instants l'ordonnateur Robert Boudrioz qu'on s'étonne de voir diriger un film gai, lui le grave auteur de *L'Atre*, de *Tempête* et de *Vivre* :

— Détrompez-vous, cher ami. Cela m'amuse beaucoup, je vous assure.

Si l'inspiration et les bonnes dispositions y sont pour quelque chose, je crois que *Trois Jeunes filles nues* sera un film agréable. Nous terminons le studio, encore quelques jours d'extérieurs, quelques semaines de montage et vous verrez ça.

Autour de la table délicatement servie je reconnais outre les trois jeunes filles nues habillées déjà citées, Nicolas Rimsky, François Rozet, René Ferté, André Marnay, Pierre Labry, Mmes Marie Laurent et Jeanne Brindeau.

Et voici, souriant, juvénile, Pierre Simon, le jeune directeur des Studios Réunis qui m'expose de bien séduisants projets.

Naturellement on ne vit rien de la prise de vues sensationnelles. Mais étions-nous venus vraiment pour cela ?

## Le Danseur Inconnu

René Barberis vient de commencer aux magnifiques studios des Cinéromans la réalisation du *Danseur Inconnu*, d'après l'œuvre de Tristan Bernard.

Le premier décor représentait une salle de restaurant modeste où de petits employés fréquentaient. L'un d'eux, Calvel, personnifié par le spirituel André Roanne, s'animait au milieu de ses camarades Gonzalès, Berthier et Thibaudel.

Un client vénérable s'approcha alors de Calvel — Roanne et lui expliqua une affaire mirifique où il y avait de l'or à gagner.

Ebahissement du naïf Calvel que ses amis plaisaient car il paraît que le vieux Monsieur n'était qu'un farceur qui s'était joué de lui.

*Le Danseur Inconnu* est en bonnes mains... Nous attendrons le film avec confiance.



Yvette GUILBERT et ALCOVER suivent une scène de *l'Argent*, tournée par L'Herbier sur les marches de la Bourse en attendant leur tour de jouer.

## La Marche Nuptiale

Un salon somptueux que décora Christian Jaque, notre aimable et trop intermittent collaborateur. Des objets d'art, des bibelots précieux. Meubles d'un goût parfait dans une atmosphère



Savoureux extérieur provençal dans *La Marche Nuptiale*, avec Louise Lagrange.

de pure élégance. Nous sommes chez Suzanne Lechâtelier, l'héroïne de *La Marche Nuptiale*.

Nous sommes aussi au studio d'Epinau où André Hugon a reconstitué avec beaucoup d'âme et d'esprit l'atmosphère du drame d'Henry Bataille.

Décidément je n'ai pas de chance. Je tombe encore là sur une réception, celle de M. Jesse Lasky, grand maître de la Paramount qu'accompagne M. Adolphe Osso.

Hugon lâche son décor et en bras de chemise reçoit dignement ses visiteurs auxquels il présente ses interprètes Louise Lagrange, Olga Day, Pierre Blanchar, Paul Guidé.

Un rayon de projecteur. Délic. Photo.

Puis Hugon rejoint son décor et, à la demande de M. Jesse Lasky, tourne quelques numéros de son découpage dans le somptueux salon de Suzanne Lechâtelier.

*La Marche Nuptiale*, dont la Paramount poursuit la réalisation parallèlement à celle de *La Vierge Folle*, sera un beau film.

## La Femme Rêvée au Lido

Sous les arcades des Champs-Élysées, en ce lieu de délices et d'élégants raffinements qu'on nomme le Lido, Jean Durand a tourné quelques scènes savoureuses de son nouveau film *La Femme Rêvée*, qu'il réalise pour Franco-Film.

Dans ce cadre féérique où d'innombrables ampoules électriques donnent l'illusion du soleil, une foule charmante s'agite, parle, rit, chante et applaudit aux ébats d'un prestigieux danseur.

Le danseur n'est autre qu'Harry Pilcer qui interprète dans le film de Durand un rôle important.

Non loin de là, au premier rang des soupeuses, les deux vedettes féminines de *La Femme Rêvée* — une brune, une blonde — s'entretiennent amicalement.

Nous reconnaissons Arlette Marchal, encore toute auréolée des succès qu'elle recueillit en Amérique et des dollars qu'elle y gagna, et Alice Roberte qui fut délicieuse dans *Miss Edith Duchesse*. Alice Roberte avait joué la veille au studio, une scène violente et pathétique qui avait fait vive impression.

Durand se prodigue et malmène ses opérateurs. Les plans généraux se succèdent alternés de gros plans. Et les appareils vont des soupeuses en toilettes de soirée aux jolies naïades qui en costumes multicolores prennent leurs ébats dans l'eau translucide où tremblent les lumières.

*La Femme Rêvée* ne pouvait... rêver d'un plus magnifique décor.

## Nouvelles diverses

Au studio des Réservoirs, à Joinville, Mathot et Liabel ont terminé les intérieurs du film *l'Appassionata*, avec Renée Héribel, Ruth Weyher, Thérèse Kolb, Léon Mathot et Fernand Fabre.

Génica Missirio, qui fut, dans *Madame Récamier*, Lucien Bonaparte, vient d'être engagé par Gaston Ravel, pour créer le personnage de Begearts, dans l'œuvre de Beaumarchais.

D'autre part, Ernest Van Duren a été engagé pour interpréter le rôle de Figaro.

Mais qui sera Chérubin ?

On dit que l'interprète prévue par J. de Baroncelli pour *La Femme et le Pantin*, ne serait pas libre avant septembre.

Le sympathique metteur en scène n'attendra pas cette date pour se mettre au travail. Dès maintenant il a terminé le découpage d'un scénario qu'il intitule *La Femme du Voisin*, et très prochainement nous connaissons l'interprétation de ce film qui précédera la réalisation de l'œuvre de Pierre Louys.



Une scène amusante du film *Voleur*, où l'on reconnaît le fameux Gambino Saëta, le « jeune premier électrique », la vedette des Exclusivités Seyta.



Un défilé de l'armée polonaise dans *L'Enfer d'Amour*.

## Les grands Films Sofar

**T**ROIS films de premier ordre se détachent de la nouvelle série de grands films que la Société des Films Artistiques Sofar vient de nous présenter : *L'Enfer d'Amour*, *Les Fugitifs* et *Crise*.

Ces trois œuvres qui, à des titres divers, rentrent dans la catégorie des films d'exclusivité sont parmi les plus belles et les plus originales de toute la saison.

*L'Enfer d'Amour* a été réalisé par Carmine Gallone qui a certainement réussi là son meilleur film. Le thème est simple mais extrêmement émouvant. Il s'agit d'une jeune femme qui, au cours des événements ayant marqué la récente guerre russo-polonaise, a perdu son enfant. La recherche de l'enfant compliquée d'une intrigue sentimentale fait le fond du sujet. Dans le développement, Carmine Gallone a imaginé quelques épisodes tour à tour pittoresques et émouvants.

La réalisation est supérieure. Par ce film, Carmine Gallone prend rang parmi le très petit nombre de techniciens dont peut se recommander la production européenne.

Toutes les scènes du début entre autres, tournées dans les plaines glacées de la Pologne septentrionale, ont une beauté impressionnante.

Olga Tchekowa retrouve dans *L'Enfer d'Amour* son triomphe de *Moulin Rouge*. Dans le rôle de la jeune mère, elle nous a émus aux larmes.

Josyane est charmante et piquante dans un rôle de modèle parisien. Henri Baudin joue plus simplement que d'habitude et Hans Stuwe est un agréable jeune premier.

*Les Fugitifs* expose peut être un sujet moins attachant, mais le film est empreint d'une réelle séduction avec des parties véritablement extraordinaires et qui l'imposent.

L'amour de deux jeunes adolescents contrarié par un père intraitable est le thème développé par *Les Fugitifs*. Le metteur en scène Joë May, a tiré un excellent parti de la dualité du sujet, d'un côté la tendresse désintéressée et courageuse des jeunes gens, de l'autre le foyer désuni des parents.



Jean DAX et Vivian GIBSON, dans les *Fugitifs*.



Brigitte HELM, dans *Crise*.

Quatre artistes se détachent d'une distribution remarquable : Jean Dax qui vit là son meilleur rôle avec celui de *L'Equipage*. Sous les traits du mari il fut d'un naturel étonnant. Et la scène où il reste seul, le soir d'anniversaire, devant la table servie, fut jouée par lui avec une telle puissance contenue, que toute la salle éclata en applaudissements.

Kathe de Nagy, Vivian Gibson, Hans Brauswetter, sont parfaits. *Crise* est le dernier film de G. W. Pabst. L'auteur de *La Rue sans Joie* est très avare de son talent, mais chacun de ses films marque un pas en avant.

*Crise* n'a pas le caractère outrancier ni la beauté agressive de *La Rue sans Joie*. C'est une très honnête tragédie conjugale jouée entre deux personnages, le mari et la femme.

Pabst a voulu cependant faire preuve d'originalité et il a donné à son sujet certains développements psychologiques qui ont fait sourire et ont même soulevé de timides protestations. A-t-il eu raison ?

Nous entendons bien que la morale bourgeoise n'est pas immuable et qu'on peut l'interpréter de diverses façons, mais le ton de comédie qui intervient tout à la fin quand le divorce à peine prononcé laisse entrevoir un très prochain remariage, peut paraître choquant après la très sérieuse tragédie qu'on nous a contée en images.

La technique est d'une beauté incomparable. L'art de Pabst s'affirme là en traits vigoureux et personnels dont on ne pourrait trouver l'équivalent que chez Dupont, et celui de *Variétés* plus que celui de *Moulin Rouge*.

Cette réalisation est dominée par un chef-d'œuvre, le dancing. *Crise* est interprété par Brigitte Helm. *Métropolis* ne nous l'avait pas livrée tout entière. Là elle dépasse tout ce qu'on pouvait en attendre. Constamment belle, de la vraie beauté photogénique et plastique, Brigitte Helm est un enchantement.

Dans le rôle du mari, Gustave Diesel et dans le rôle de l'amant, Jack Trevor, jouent avec conscience.

*Crise* est une grande œuvre qui mérite notre admiration.

R. T.

## A L'OMBRE DE NOTRE-DAME

### En regardant tourner Jean Angelo

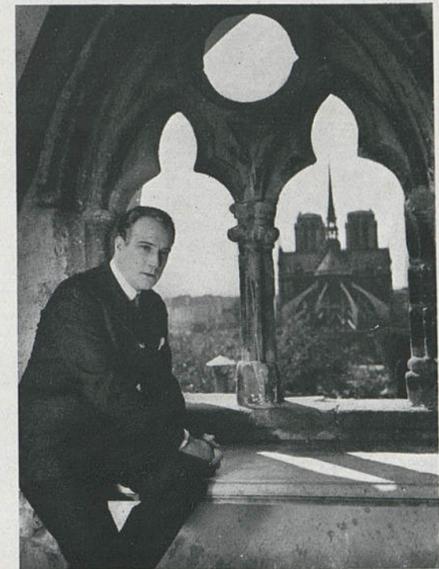
**J**L est dans Paris, à l'ombre de Notre-Dame, un coin délicieux et charmant que des mains artistes ont ciselé et embelli avec la maîtrise et la science d'un orfèvre.

De la terrasse de pierre que l'hôte de ce joyau s'est plu à enjoliver de merveilleux spécimens de l'art gothique, la vue s'étend sur l'âme même de Paris, sur l'antique cité, au centre de laquelle la cathédrale chantée par Hugo s'érige majestueusement et tranquille tout en élevant vers le ciel son sublime poème de pierre.

C'est là, dans ce cadre unique que Jean Angelo va tourner une scène de *La Vierge Folle*, film où l'artiste se rencontre, en tête de la distribution, avec l'incomparable Emmy Lynn.

L'austérité du lieu contraste avec la vie trépidante de Paris, qui quelques mètres plus bas, roule, fleuve impétueux.

Accoudé au rebord de pierre, Jean Angelo réfléchit. Il cherche tout en parlant avec Luitz Morat, son metteur en scène, à ne plus voir les deux caméras dont les « yeux » le fixent, le dévisagent, le fouillent obstinément. Avant de céder sa personnalité au personnage d'Henri Bataille, il s'attarde à regarder longuement ce merveilleux panorama qui s'offre à lui. On devine qu'il poursuit une méditation ardente et passionnée : il semble appeler en lui l'âme même du personnage de Bataille et lorsqu'il la sent pénétrer dans la sienne, lorsqu'il est sûr de la tenir, prisonnière quelques minutes, il se retourne vers Luitz Morat.



ANGELO se recueille avant de tourner dans le cadre sublime.

Plus rien n'existe alors. Tout s'est effacé devant les yeux de l'artiste.

Sur un geste du metteur en scène les opérateurs se sont mis à tourner.

Angelo, tel un sujet sous l'emprise du sommeil hypnotique, vit le rôle d'Armaury jusque dans ses moindres détails. Il en partage les angoisses. Il va, vient, semble préoccupé, son regard reflète l'incessant défilé des pensées qui l'assaillent. Son masque se contracte, se creuse, la douleur le marque profondément, et l'on suit sur son visage toutes les phases de la lutte qui se déroule au plus profond de son être.

Avides, les deux caméras ont regardé cette scène avec une étrange impassibilité. Elle revivra en puissantes images sur le miroir de l'écran qui reflètera devant les foules le cadre merveilleux où se déroula l'une des pages les plus poignantes de l'œuvre d'Henry Bataille.



Devant l'un des plus beaux panoramas du monde.

René HERVOUIN.

# LES FILMS PRÉSENTÉS

## Une Java

Drame réaliste avec Jean Angelo et Henriette Delannoy.

Ce film marque les débuts dans la production de l'*Omniium français du film*. Nous le considérons comme un début et attendons cette jeune société qui doit être soutenue dans son effort à de nouveaux actes plus probants.

Sur un scénario de Noël Renard, Jean de Size faisait lui-même ses débuts de metteur en scène. Il montre de l'habileté, un sens réel du mouvement cinématographique. Henriette Delannoy semble vouloir s'inspirer de Tchekowa, ce qui n'est pas une mauvaise idée, et Jean Angelo — de beaucoup le meilleur élément du film — est remarquable dans un rôle très pittoresque.

(Production *Omniium Français du Film*. Édition Mappemonde.)

## Ramona

Drame de reconstitution historique, avec Dolorès del Rio.

Les Américains excellent dans les films de reconstitution quand la reconstitution intéresse leur propre histoire. Le roman très connu de Helen Hunt Jackson nous conte une aventure romanesque et sentimentale dans le cadre de la Californie primitive, au temps des nobles Espagnols. Edwin Carewe a mis le roman en images avec beaucoup de goût et de science. La vie des ranchs et des tribus indiennes est dépeinte par lui dans la couleur et le mouvement qui conviennent. La photo est admirable de suavité, de pureté, d'accent aussi. Et Dolorès del Rio campe avec un délicieux humour le rôle de la tendre Ramona. Warner Baxter est un très beau jeune premier.

(Film américain. Production *United Artists*.)

## La Case de l'oncle Tom

Superproduction dramatique avec Margarita Fisher.

Le roman de Mrs Beecher Stowe passionna notre jeunesse. Nous devons le retrouver à l'écran.

L'adaptation américaine est d'une ampleur magnifique. Vaste reconstitution où tous les traits caractéristiques de l'époque sont notés avec une précision et un relief extraordinaires.

Le roman si attendrissant revit là tout entier et les grands enfants que nous sommes retrouvent intactes leurs lointaines impressions de lecture.

Le célèbre acteur fantaisiste Harry Pollard, se révèle metteur en scène dramatique. C'est assez imprévu, mais l'essai vaut un coup de maître.

Autre surprise. Margarita Fisher qui fut si longtemps l'une des reines de l'écran américain (qui se souvient de cet admirable film *La Perle des Caraïbes* ?) reparait après une longue éclipse. Elle est toujours délicieuse... et jeune.

Misse Mona Ray dont nous parlons d'autre part, nous amusa par sa fantaisie et son maquillage.

L'acteur nègre qui tient le rôle de l'oncle Tom a une belle émotion communicative.

Un grand film digne d'un roman universel.

(Film américain. Édition *Universal*.)



Une scène de *Balancoires*, réalisé par Noël Renard, à la foire du Trône.

## Plus fort que Lindberg

Comédie avec Glenn Tryon et Patsy Ruth Miller

Ce film est un peu dans l'esprit de ceux de Buster Keaton.

Un jeune héros de village qui a pris des leçons d'aviation par correspondance rêve d'éclipser la gloire de Lindberg. Il a inventé un avion original avec lequel il imagine de gagner la prime de 25.000 dollars offerte par l'Hôtel local au premier aviateur du pays qui traversera l'Atlantique.

La première fois que notre homme monte sur son avion, il est entraîné malgré lui sur l'Océan avec sa fiancée et son futur beau-père. Il traverse la mer aux harengs sans s'en douter et il atterrit en Russie croyant se trouver aux environs de New-York.

C'est follement gai et la traversée de l'Océan dans un avion de fantaisie est une merveille de réalisation comique.

Glenn Tryon est amusant et Patsy Ruth Miller a un charme irrésistible.

(Édition *Universal*.)

## La belle Aventure

Comédie dramatique et d'aventure, avec Vilma Banky.

Ce film fut l'un des derniers tournés en Europe par Vilma Banky avant son départ pour Hollywood.

Décidément Manfred Noa adore les histoires de brigands. Celle-ci est particulièrement mouvementée. Vol de diamants, enlèvement d'un prince, bandits à transformations, il y a là de quoi satisfaire les publics les plus exigeants. Un beau mariage couronne l'édifice.

Vilma Banky a fait beaucoup de progrès depuis cette époque, mais elle est déjà charmante et d'une savoureuse photogénie.

G. Alexander et Hans Unterkircher complètent un agréable trio.

(Film allemand. Distribution *Rouhier*.)

## L'Homme qui rit

Drame inspiré par le roman de Victor Hugo avec Conrad Veidt.

Nous n'avons pas oublié le parti vraiment prodigieux que l'*Universal* tira de *Notre-Dame de Paris*. Voici une nouvelle adaptation de Victor Hugo qui aura le succès de la précédente.

*L'Homme qui rit*, si caractéristique de la première manière d'Hugo est d'un romantisme éperdu. L'antithèse y règne souverainement et un peu naïvement. Le film suit le roman d'assez près et en restitue fidèlement l'atmosphère étrange.

Paul Leni apporta à la réalisation de *L'Homme qui rit* une mentalité germanique qui est assez conforme à l'esprit du sujet (l'Allemagne fut romantique avant nous). Dans le détail, le film est d'une richesse inouïe tant pour les éclairages que pour les décors et les angles de prise de vues. Il y faudrait, tant le sujet est vaste, une étude particulière.

Conrad Veidt a assumé la très lourde tâche du rôle de Gwynplaine avec un courage qui l'honore. Son interprétation est d'une intelligence supérieure.

Mary Philbin est jolie, trop uniment jolie peut être dans le rôle de la petite aveugle Dea. L'artiste russe Olga Baclanova est tout à fait remarquable dans le rôle de la duchesse Josiane.

Tous les autres rôles sont d'une vérité étonnante, citons seulement celui de la reine par Josephine Crowell, celui de Barkilphedro par Brandon Hurst, celui de lord High Sheriff par Edgar Norton.

*L'Homme qui rit* est assuré dans toutes les salles d'un succès énorme.

(Film américain. Édition *Universal*.)

## A quoi rêvent les becs de gaz

Fantaisie d'Albert Guyot.

Le long des rues, les becs de gaz se dressent ; impassibles témoins de la vie de la rue, ils regardent... La petite bouquetière passe, pitoyable ; et les différents types de femmes, elle les croise, les envie, et cependant sa vie est la même toujours ; et c'est le drame lamentable et simple d'un suicide. Les becs de gaz regardent, et ils rêvent... A quoi rêvent-ils ? A cette vie qui les côtoie, qui les enveloppe, et dont ils ne disent rien, jamais.

L'idée d'Albert Guyot est neuve et jolie. Le film est d'un curieux symbolisme. Mais ce symbolisme qui fait son intérêt, le grand public le comprendra-t-il ?...

Mireille Severin joue avec beaucoup d'expression plusieurs rôles très différents.

(Film français. Distribution *Alex Nalpas*.)

## L'Homme sinistre

Drame d'aventures, avec Andrée Lafayette et Jack Trevor.

C'est une sombre histoire que nous conte là Manfred Noa, une histoire de bandits qui fera frémir.

Le dernier mot reste aux détectives que l'on prend jusqu'à la fin pour des bandits et l'amour naturellement les récompense de leur flair.

La technique est supérieure au sujet et la photo vaut à elle seule tout le film.

Andrée Lafayette, Jack Trévor et Ernst Richer jouent parfaitement ce bon drame populaire.

(Film allemand. Distribution *Alex Nalpas*.)

## La Femme du jour

Comédie sportive, avec Lee Parry.

Ce film a beaucoup plu. Il a du mouvement, de l'entrain, de la bonne humeur, du piquant.

Une championne en natation est adorée de son mari mais le pauvre est un peu sacrifié à la nage. Bientôt il l'est même tout à fait, un manager proposant à la championne de lui faire faire un tour d'Europe à la condition qu'elle laissera là son mari et qu'elle se fera passer pour célibataire. Il paraît que le sport est incompatible avec le mariage.

La championne accepte mais d'heureuses circonstances rapprocheront les deux époux qui ne demanderont plus qu'à leur tendresse le secret du bonheur.

La mise en scène très alerte est de Waschneck. Dans le rôle de la championne Lee Parry est aussi jolie que spirituelle. On ne se lasse pas de la voir rire, évoluer... et nager.

(Film allemand. Production *Eiko*. — Édition *Himalaya*. Distribution *Fernand Weill*.)

## L'Honneur commande

Drame avec Lewis Stone et Marceline Day.

Voici un drame cinématographique admirablement conçu et charpenté. Le scénario est basé sur une donnée neuve — une campagne de presse destinée à démasquer des aigrefins — et nous sommes si peu habitués aujourd'hui à des histoires où il n'y ait ni dancing, ni jazz, ni music-hall, ni salons somptueux, qu'on se reprend à espérer.

Il y a là, entre autres, une scène extraordinaire, celle où le vieux directeur du journal va succomber. Se sentant près de mourir, il fait venir son chef d'atelier qui a arrêté ses machines pour ne pas troubler les derniers instants du « patron » et il lui commande de « rouler » pour s'endormir au son des rotatives.

La scène est d'une réelle grandeur et on l'a applaudie.

Lewis Stone est toujours le parfait acteur que l'on connaît et Marceline Day est touchante aux larmes dans un rôle de jeune amoureuse héroïque.

(Édition *Universal*.)

## Suzy soldat

Comédie drôlatique avec Laura La Plante

Ce film a mis en gaité tous les invités de l'*Universal*, cependant difficiles par profession à dérider.

Le soldat de deuxième classe Teddy Brooks aime Suzy Hastings, la fille de son colonel, et il en est aimé. Des projets matrimoniaux sont ébauchés, mais comme Teddy doit bientôt partir pour la guerre, il convient de se hâter. Suzy décrète donc qu'elle accompagnera son fiancé au camp et que l'aumônier du régiment célébrera le mariage.

Hélas ! le camp est interdit aux civils et, pour forcer la consigne, Suzy ne trouve rien de mieux que de revêtir un uniforme. Elle pénètre dans le camp, mais des déceptions imprévues l'attendent. On se prépare à passer une revue et la pauvre recrue involontaire, obligée, sous peine de se trahir, de prendre place dans les rangs, doit faire figure de soldat.

Comme elle n'entend rien aux commandements militaires, sa présence trouble quelque peu la manœuvre et lorsque le colonel Hastings passe ses hommes en revue, il reconnaît avec stupeur sa fille, ahurie et consternée.

C'est la meilleure partie du film, celle qui déchaîne les rires les plus intempestifs. Par la suite l'intérêt semble faiblir un peu et le film mériterait d'être raccourci.

Laura La Plante est délicieuse en troufion inexpérimenté. John Harron est sympathique dans le rôle du soldat amoureux.

*Suzy soldat* est à recommander comme remède à tous les neurasthéniques.

(Édition *Universal*.)

## On demande une danseuse.

Film social avec Suzy Vernon.

Ce film contre la traite des blanches avait attiré à la présentation de l'*Apollo* un public nombreux. Les éditeurs ont dû à la demande de la censure expurger le film de scènes jugées trop réalistes sinon licencieuses.

Tel qu'il est, le film est encore intéressant et fera recette. Suzy Vernon interprète avec beaucoup de sincérité un rôle difficile.

(Film allemand. Distribution *Seyta*.)

Paul LÉRINS.



Ricardo CORTEZ, dans la partie de pelote basque de *La Danseuse Orchidée*.

# NOUVELLES DE L'ETRANGER

## ALLEMAGNE

De notre correspondant particulier George Otto Stindt, Königgrätzerstrasse, 51, Berlin S. W. II.

Voici l'été, jours terribles ! Les cinémas sont vides, en quelque sorte fermés. Mais la production de la nouvelle saison est importante : 181 films allemands, 38 films des autres pays d'Europe, et 147 films américains. Il y a une cinquantaine de maisons de productions au travail, et l'on organise quinze maisons importantes de distribution. Une collaboration Ufa-Luce est signée, dirigée, a-t-on dit, contre l'Amérique ; mais cela est formellement démenti.

La collaboration germano-américaine Warner Brothers-National, sera sans doute très intéressante, mais cette autre association Warner-Bruckmann est dissoute, la maison Bruckmann étant en difficultés malgré les bénéfices énormes que rapportait, dit-on, cette collaboration.

Les controverses autour du film parlant sont passionnantes. On vient de fonder, pour ce nouveau genre de film, un syndicat, et c'est très important pour les brevets d'Allemagne, c'est-à-dire Triergon, Lignose, Kuechurmeister, Poulsen, etc...

Un autre événement d'importance, c'est le retour de *Potemkine*, grand film russe, dont la version russe originale déformait les faits véritables ; c'est un très grand film.

### Les premières à Berlin :

Au Bebapalast : *Flitterwachen*, mise en scène d'Emo, avec Harad Paulsen et Margot Landa ; *Fräulein Chauffeur*, avec Mady Christians, mise en scène de Jaap Speyer.

Au Titiana-Palast : *Untergang der Hesperus*, mise en scène de Clifton, avec Frank Marion.

Au Primus-Palast : *Herr Meister und Frau Meisterin*, mise en scène de Mann.

Aux studios berlinois, c'est le calme. Mais le mois prochain le travail reprendra pour la production 1928-1929.

George-Otto STINDT.

### Un festival du film à Munich

M. Johannes Ickard, directeur de la Bayerische Landesfilm-bühne, organise un festival du film, qui aura lieu à Munich, du 15 juillet au 23 août, dans un théâtre de la Ufa. Ce festival se renouvellera tous les ans. Durant ces quelques jours auront lieu 42 représentations de gala des meilleurs films. On choisira pour accompagner la projection les meilleures partitions musicales ; et les compositeurs étrangers sont invités à envoyer leurs partitions à la Bayerische Landesfilm-bühne, qui choisira les meilleures d'entre elles.

Le festival commencera par une semaine américaine qui montera en premier *Sunrise*. Ensuite, suivront deux semaines allemandes, une semaine franco-russe-scandinave, une seconde semaine américaine, et une semaine du film d'éducation.

### Wilhelm Graf quitte l'Universal

M. Wilhelm Graf, résident de l'association des distributeurs allemands, vient de quitter son poste de directeur de la Universal allemande. M. Carl Laemmle lui a envoyé un message, le remerciant pour ses services.

### Les Cinémas et les Ecoles

L'association des exploitants berlinois a décidé lors d'une conférence qui eut lieu dernièrement, de demander aux distributeurs de ne pas livrer de films autres que des films d'enseignement.

### Films Gambino Saetta

M. Seyta, directeur des Exclusivités Seyta, vient de passer un contrat avec la Lloyd-Film G.M.B.H. de Berlin, pour la fabrication en commun de trois films interprétés par l'artiste acrobate bien connu, Gambino Saetta. Le premier de ces films a été tourné en Allemagne, et il est presque terminé ; le second le sera en France et le troisième à Prague.

### Assemblée Internationale des exploitants

L'assemblée annuelle des organisations d'exploitants allemands qui a lieu vers fin août devient un véritable congrès international pour lequel les organisations d'exploitants de tous les pays ont été invités.

Des organisations de dix pays ont déjà promis d'envoyer leurs délégués. (Film Kurier.)

### Un accord Ufa-Luce

Un accord important vient d'être conclu entre la Ufa et l'institut national italien Luce, avec l'appui du ministre italien Signor Belluzzo, et du secrétaire d'Etat, Signor Bisi ; cet accord marque un effort pour rétablir l'industrie cinématographique italienne avec l'aide d'une des plus grandes firmes allemandes.

La Ufa prêterait son aide à Luce quant à l'érection de studios modernes en Italie, et à l'enseignement d'artistes et de techniciens. Elle fera connaître au dehors les productions Luce ; en échange, Luce distribuera en Italie un certain nombre de films Ufa.

On dit Mussolini personnellement intéressé à la conclusion de cet accord.

## ÉTATS-UNIS

### A la Fox-Film

*L'Insoumise*, film inspiré de la pièce de Pierre Frondaie, fit ses débuts au Gaiety Théâtre de New-York. Une autre grande salle de Broadway donne la première de *La Danse Rouge*, avec Charles Farrell et Dolorès Del Rio.

Le metteur en scène John Ford, peut s'enorgueillir d'un record unique : trois de ses œuvres ont passé simultanément sur les écrans de Broadway : *Maman de mon Cœur*, *Les Quatre Fils*, et la dernière venue au Roxy, *La Maison du Bourreau*, avec Victor Mc Laglen et June Collyer, dont les recettes pour la première semaine sont estimées à plus de 115.000 dollars (2.875.000 fr.). Cette dernière production passe en même temps au Monroe Théâtre de Chicago, et la critique de New-York comme celle de Chicago sont unanimes dans leur enthousiasme.

### Films de mer

Un des décors les plus merveilleux qui aient jamais été établis pour le cinéma, c'est celui qui représente la baie de Naples, dans "The Divine Lady", dirigé par Frank Lloyd. Une grande partie de ce film sera tournée en pleine mer, avec des bateaux de guerre se livrant bataille. Les vues de détails seront prises au studio.

Quant au film de Billie Dove, *The Night Watch*, que dirige Alexandre Korda, il se passe presque entièrement à bord d'un navire de guerre français, et les intérieurs sont tournés sur l'une des grandes scènes des studios, si merveilleusement installées. Paul Lukas, Donald Reed, et Nicholas Soussanin, font partie de la troupe avec Billie Dove.

## Le Consortium Central de Paris

après avoir assuré la réédition des grands chefs d'œuvres de la Cinématographie Française

**Horoga**

(*Le Cœur Magnifique*)

**La Mort du Soleil**

(*Le Fléau*)

**Blanchette**

**Le Crime de Lord Arthur Savile**

représentera bientôt

**CRAINQUEBILLE**

l'inoubliable Chef d'œuvre de Jacques Feyder

...et pour la saison prochaine s'est assuré l'exclusivité

**de 4 grands films**

**qui feront**

**sensation !...**

**Acheteurs, Directeurs, venez nous voir et demandez-nous des renseignements.**

**26, Avenue de Tokio 26, Paris**

**Cables Dragobrod 106**

**Tél. Passy 61-12, 61-13, 61-14**

# PIERRE BLANCHAR

dans

Le

# Capitaine Fracasse

d'après le roman de Théophile Gautier

avec **Lien Deyers**  
et **Charles Boyer**

M<sup>mes</sup>

**Moreno**

**Marie-Thérèse Vincent**

**Odette Tosylla**

MM. **Vargas**

**Numès**

**Mendaille**

**Courtois**

MM. **Favières**

**Bergeron**

**de Savoye**

**Velsa**

Mise en scène de  
**A. Cavalcanti**  
en collaboration avec  
**Henri Wulschleger**

PRODUCTION **LVTÈCE-FILMS** 27, rue d'Astorg, 8<sup>e</sup>

Téléphone : Ellysées 85-50 et 85-51

L'Imprimeur-Gérant : H. FRANÇOIS, 9, av. de Taillebourg, Paris.

## Alice White à la First

Alice White va tourner son premier film pour la First-National, *Show Girl*, sous la direction de Santell, auquel on doit déjà nombreux films.

## Cours de diction au studio

Certains studios d'Hollywood vont faire appel à des professeurs de diction, pour enseigner cet art aux jeunes acteurs. Cette mesure fait partie du plan élaboré en vue de la prise de "films parlants".

Ces films devenant à la mode, les artistes de cinéma ayant joué autrefois à la scène vont être très recherchés. Beaucoup d'ailleurs sont dans ce cas, comme John Barrymore, J.-B. Warner, Milton Sills, Charlie Murray, Jack Mulhall, Billie Dove, Dorothy Mackaill, Harry Langdon, Doris Kenyon, Johnny Hines.

Les artistes des plus jeunes troupes vont être éduqués, à ce point de vue, par des experts, de sorte qu'ils ne se sentiront pas paralysés devant les appareils enregistreurs, fonctionnant en même temps que les appareils de prise de vues.

Il est probable qu'il y aura des experts en langues étrangères, qui enseigneront aux acteurs à prononcer les titres dans des langues autres que la leur.

## Les productions Milton Sills

Le prochain film de Milton Sills sera *The Wrecking Boss*, aventures d'une équipe de chemin de fer, d'après le scénario de Frank L. Packard. Il commencera la réalisation de ce film dès qu'il aura terminé *The Barker*.

## Par T. S. F.

Grâce à la radiotéléphonie transatlantique et à l'aide de haut-parleurs, M. Richard A. Rowland, directeur de la First-National, M. Samuel Spring, trésorier, et M. H.-A. Bandy, directeur des ventes à l'étranger, ont pu adresser un discours de New-York à Berlin, à la Defina. Chacun d'eux parla environ cinq minutes, en exposant dans ses grandes lignes le programme de la production de la compagnie.

## Encore les films parlants

M. Ralph Poucher, directeur-adjoint de la First, s'est entretenu avec M. Clifford Hawley, président, et M. Watterson Rothacker, vice-président et directeur, de la possibilité de combiner les films que la First doit réaliser cette année, avec le nouveau procédé de synchronisation du son, pour faire des "films parlants". Des studios seraient agrandis, ou même construits spécialement, en vue de ce projet.

## Charlie Chaplin lui aussi

Charlie Chaplin se préoccupe de l'emploi des sons et des bruits au cinéma et recherche quel serait pour lui le meilleur système. Dans son prochain film : « City Lights » (Lumières de la Grande Ville), il compte l'employer abondamment.

Si Charlie Chaplin se décide pour le système acquis par les « United Artists », c'est dans les studios de cette Société que le film sera tourné.

## HONGRIE

### Un film de la S. D. N.

La S. D. N. fait tourner en Hongrie des scènes pour un film d'éducation sociale et d'hygiène. Le film sera développé et monté à Rome. C'est un opérateur italien qui procède aux prises de vues de ce film.

## ANGLETERRE

### Un nouveau film de Denison Clift

Denison Clift va tourner un nouveau film, *Paradis*, d'après un scénario de sir Philip Gibbs, les vedettes en seront Betty Balfour et Alexandre d'Arcy.

### Les Warner Bros tournent

Arthur Clavering annonce que la compagnie des Frères Warner, commencera sa prochaine production anglaise dite « de contingentement », dans la seconde quinzaine de juillet. Le titre du film est *Sir or Madam*, d'après une nouvelle de Berta Puck.

## AUTRICHE

### Le Contingentement

Après avoir été réglé en France, en Italie, en Angleterre, en Hongrie et en Allemagne, le contingentement l'a été en Autriche, dans les conditions suivantes :

Les films autrichiens, produits en 1927, donnent droit chacun à l'importation de dix-huit films étrangers. Chaque film qui sera fait cette année donnera droit à importer vingt films étrangers. Trois copies d'un film peuvent être importées à la fois, c'est-à-dire que le droit de contingentement s'applique seulement à trois positifs du même film ; tout positif supplémentaire destiné à l'importation en Autriche a besoin d'une fiche spéciale.

### Le film parlant à Vienne

A Vienne, la société Tri-Ergon a présenté quelques exemplaires du film parlant, et ce fut avec succès, la presse soulignant le grand intérêt que cette nouvelle forme du cinéma peut avoir dans un avenir prochain.



L'exquise danseuse de *Rose-Marie*, June Roberts, exécute la danse de l'éventail dans *La Symphonie Pathétique*.

# NICOLAS RIMSKY

## dans **Trois jeunes filles nues**

Comédie gaie tirée de l'opérette de Y. Mirande et Willemetz  
Réalisation de Robert BOUDRIOZ avec

Jeanne Helbling

Jenny Luxeuil

Jeanne Brindeau

J. Marie-Laurent

Lydie Dorey



René Ferté

François Rozet

André Marnay

Pierre Labry

et **Annabella**

Décors : Agueffand

Photographies : G. Asselin

Le film français **INTÉGRAL**



Vente pour le monde entier à : **INTEGRAL-FILM, S.A.**  
26, Rue de Bassano, Paris 16° -- Téléphone : Kléber 07-26

Sélections cinégraphiques Maurice **ROUHIER**  
Concessionnaires pour la France et ses Colonies

Un film de Marcel L'HERBIER

# L'Argent

d'après le chef d'œuvre d'Emile Zola  
(Production Cinémondial)

sera présenté prochainement par

**CINEROMANS-FILMS DE FRANCE**



Alcover



Brigitte Helm



Marie Glory



Henry Victor





**Pellicule**  
**Négative ou Positive**

**Kodak**

La Pellicule **"KODAK"**, négative ou positive, est celle sur laquelle vous pouvez toujours compter. Elle s'identifie non seulement par sa qualité, mais aussi par des noms **"KODAK"** imprimés en bordure de la perforation.

**Positive**  
**"NON FLAM"**

**Pathé**

La Pellicule positive **"NON FLAM"** **PATHÉ** rend fidèlement les moindres détails du négatif original. Elle supprime toutes les précautions spéciales et onéreuses qui grèvent lourdement les frais d'édition et d'exploitation.

Demandez les notices gratuites :

*Le Film "Non Flam Pathé"*  
*La Pellicule Panchromatique "Kodak"*

Société **"Kodak-Pathé"** S. A. F.  
39, Avenue Montaigne, PARIS (8<sup>e</sup>)  
Téléph. : Élysées 81-11, 81-12, 88-31, 88-32.